

## Nouveautés

---

Number 133, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55629ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2004). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (133), 4–25.

## ANTHOLOGIE

**JEAN-FRANÇOIS CHASSAY [DIR.]***Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*

Boréal, Montréal

2003, 267 pages

Bien connu du milieu littéraire, entre autres pour son implication à la direction des revues *Spirale* et *Voix et images*, puis pour ses romans *Obsèques* (1991) et *L'angle mort* (2002), Jean-François Chassay est aussi professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Il est lui-même auteur d'essais sur la littérature et *l'Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille* est publiée sous sa direction.

Dans sa présentation, Chassay veut être clair : « Il ne s'agit pas d'essais sur le Québec, mais du Québec ». De plus, le

titre circonscrit le champ d'investigation de l'ouvrage à une période bien déterminée : le début des années 1960 jusqu'à nos jours. Cette revue de l'essai québécois propose ainsi des textes d'écrivains tels qu'André Belleau, Lise Bissonnette, Gilles Marcotte, François Ricard et bien d'autres – un total de vingt-trois essayistes, dont six femmes.

Dès son introduction, Chassay soulève une difficulté d'importance : il n'y a pas encore aujourd'hui de consensus quant à la définition de ce qu'est un essai. Il est tout à son honneur de proposer au lecteur une « bibliographie de base à ceux qui voudraient en savoir davantage sur l'essai québécois », car lui-même n'est pas en mesure de se prévaloir d'une définition opératoire qui lui servirait de balises dans sa sélection. Il privilégie une approche thématique en sept sections, à savoir « Europe, Amérique », « Petite histoire, grande histoire », « Politique »,

« Culture, société », « Féminisme », « Langue » et « Écrire, lire, peindre », qui est la plus importante sur le plan quantitatif avec douze essais. Nous aurions cependant espéré que cette approche soit mieux exploitée, en proposant par exemple des essais qui présentent des points de vue divergents sur une même thématique.

Il est dommage, par ailleurs, que l'anthologie débute avec un texte de Victor-Lévy Beaulieu qui, dès la deuxième phrase, mentionne « que le pays que j'habite est dévasté, sans cohérence, comme du mou de veau » et se poursuit ainsi sur un ton plutôt défaitiste en ce qui a trait au Québec. D'autant plus dommage que cette anthologie est publiée simultanément au Mexique. Il y aurait sûrement un moyen de présenter, d'entrée de jeu, une meilleure image du Québec.

Espérons que l'anthologie de Chassay saura, par le choix de textes, amorcer un

## BIOGRAPHIE

**JACQUES CÔTÉ***Wilfrid Derome, expert en homicides*

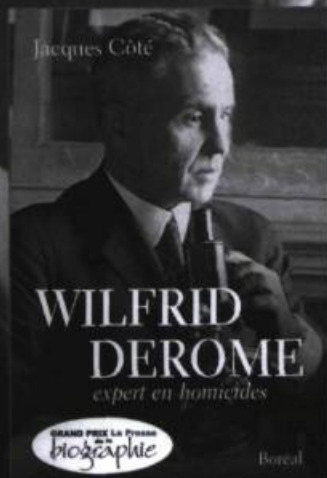
Boréal, Montréal, 2003, 448 pages

*L'histoire a été  
injustement amnésique  
envers Derome*

La biographie que Jacques Côté, écrivain et professeur au Cégep de Sainte-Foy, a consacrée à Wilfrid Derome se lit comme un véritable roman. Car, au lieu d'opter pour un texte rigide, farci de citations et de notes en bas de page, l'auteur a plutôt privilégié la forme du récit pour faire connaître à ses lecteurs, que l'on souhaite nombreux, l'étonnante carrière de ce médecin légiste québécois injustement méconnu, « expert en homicides », ainsi que le précise le sous-titre, qui a mis sa vie au service de la justice en traquant non sans un art certain les plus grands criminels du Québec, voire du Canada et des États-Unis. Le docteur Derome, de réputation internationale, a été le pionnier de la médecine légale au Québec, et le premier en Amérique du Nord, en même temps que le fondateur du Laboratoire provincial de recherches médico-légales de Montréal, le premier du genre aussi en terre américaine. Côté, qui prétend à juste titre que « l'histoire [a] été injustement amnésique envers Derome », réussit de façon magistrale à réparer cet oubli et à combler un important vide. Son héros, il l'a suivi à la trace, en pleine action, en montrant le rôle primordial que ce grand savant, que cet éminent scientifique a joué dans les cours de justice pour faire condamner les plus grands criminels en amenant en preuve des expertises incontestables comme l'ont reconnu plusieurs avocats de la défense qui ont dû abdicquer devant le travail consciencieux de cet homme déterminé qui s'est démarqué dans plusieurs procès célèbres que l'auteur raconte dans le détail et non sans susciter l'intérêt, dont ceux de l'abbé Adélar Delorme, accusé du meurtre de son frère (1922), des bandits du hold-up de la banque d'Hochelaga à Montréal (1924), de Marie-Anne Houle, accusée du meurtre de sa belle-fille, la petite Aurore, dite l'enfant-martyr (1920)... La narration de chacun de ces procès auxquels il convient d'ajouter celui d'Henri Bertrand, accusé du meurtre de J.-Antonio Beaudry, président du Prix courant et éditeur de *La Revue moderne* dont la directrice d'alors était nulle autre que Madeleine Gleason-Huguenin, mieux connue sous le pseudonyme Madeleine et qui fut pendant de nombreuses années journaliste à *La Patrie*, n'a rien à envier aux meilleurs polars, genre qu'a pratiqué l'auteur, qui nous a donné, en 2002, *Le rouge idéal* et, en 2000, *Nébulosité croissante en fin de journée* (tous deux publiés chez Alire).

La biographie de Wilfrid Derome est écrite dans une langue agréable, soignée, mais d'une grande simplicité et d'une étonnante clarté, même quand l'auteur sent le besoin d'apporter des précisions scientifiques sur le travail de son héros. Point étonnant qu'il ait remporté, avec cet ouvrage, le Grand Prix La Presse de la biographie 2002.

AURÉLIEN BOIVIN



éveil ou du moins raviver un intérêt pour l'essai québécois de cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, par des écrits qui ne manquent sûrement pas de soulever les enjeux qui nous définissent aujourd'hui comme peuple, dans la mesure où nous sommes tributaires de notre passé.

FRANÇOIS ROUSSEAU

## CORRESPONDANCES

**YVETTE GRANIER-BARKUN**

*Lettres urgentes  
au vingt et unième siècle*

Vermillon, 2003, 152 pages  
Collection « Visages »

Yvette Granier-Barkun aime son parain, Pierre Elliott Trudeau, Bianca Jagger, Bonnie et Fred Cappuccino, Bernard Pivot, *Médecins sans frontières*. Elle n'aime pas la télécommande et le zapping. Elle craint l'ordinateur. Elle est contre la peine de mort. Elle s'inquiète de l'avenir et du désarroi des jeunes, de la pauvreté, des débordements médiatiques. Elle moralise sur la culpabilité des nations et se porte à la défense de Robert Latimer. Elle cherche à comprendre l'eugénisme et les OGM. Elle a peur du terrorisme, surtout depuis le 11 septembre 2001.

Voilà les opinions de cette pharmacienne retraitée qui a choisi de faire entendre sa voix dans vingt et une lettres urgentes au présent siècle. Elle les a classées, inutilement, en six parties, elle en fait l'avant-propos, conclut avec un après-propos, lui aussi inutile, tandis que Jacques Flamand signe la préface. Elle adresse ses lettres à son parain, à ses amies Suzanne et Léah, à nous ses chers concitoyens et concitoyennes, ses chers compatriotes, à la ministre de la Justice, au gouverneur de l'État du Texas et même à sa chienne Jessie. Elle y exprime ses réflexions, ses interrogations, ses inquiétudes sur ce mégamonde dans lequel elle vit, qu'elle cherche à comprendre, qu'elle veut améliorer.

L'auteure se targue d'avoir une conscience sociale, planétaire. Elle se sent solidaire, responsable, et croit qu'elle peut changer le monde en dénonçant les injustices. C'est une idée très noble, idéaliste, utopique. Ses lettres visent donc à dénoncer le mal, à montrer le beau et le bon. Elles sont vertueuses, moralisatrices, remplies de clichés et de conseils avisés. On peut difficilement être contre de si bonnes intentions et tant de compassion.

CÉLINE CYR

## ESSAI

**PIERRE CARON**

*Mon ami Simenon*

VLB éditeur, Montréal  
2003, 230 pages

Pierre Caron est l'auteur de quatre romans, mais c'est *Vadeboncoeur*, un roman historique, qui l'a fait connaître en 1983 dans toute la francophonie. Le livre qu'il publie en cette année du centenaire de la naissance de Georges Simenon est cependant à part dans son œuvre, puisqu'il s'agit d'une autobiographie partielle, construite autour de la fascination exercée par Simenon sur le journaliste et apprenti-écrivain qu'était Caron dans les années 1970.

Simenon, on l'a souvent répété, a publié un nombre plus qu'impressionnant de romans ; Caron, dès son premier contact avec le père de Maigret, a été séduit et est devenu un lecteur boulimique, inconditionnel du grand écrivain. Il ne faut pas se méprendre : ce n'est pas seulement un livre sur Simenon, mais aussi sur Caron, l'auteur québécois se dévoilant tout entier à travers son admiration pour l'auteur belge. Très jeune, aux Trois-Saumons, Caron lisait Dumas ou Hugo, dans un isolement qu'il retrouve volontairement alors que, journaliste en demande, il décide d'accepter un poste de responsable de l'information à la baie James, là où il aura le temps de lire tout son soûl, en particulier l'œuvre de Simenon découverte depuis peu. C'est à ce moment qu'il décide, après avoir lu en deux ans 57 de ses romans, d'écrire à Simenon, sans rien attendre de cette lettre. C'est évidemment avec émotion qu'il ouvre la réponse inattendue de celui qu'il considère déjà comme une icône. Cette première réponse constituera le début d'une correspondance régulière, durant une quinzaine d'années (jusqu'à la mort de Simenon en 1989), entre l'écrivain accompli et l'écrivain en devenir. Quelques brèves rencontres, en Suisse, compléteront la relation épistolaire.

Caron est un lecteur attentif : au fil de sa narration, les remarques sur nombre de livres de Simenon laissent voir la finesse de son analyse qui, même partielle, est garante de sa connaissance approfondie de l'œuvre. Le Caron admiratif, après quelques chapitres, s'efface au profit de Simenon, qu'il nous fait découvrir dans toute sa simplicité, dans sa modestie faite de l'assurance qui est la marque des grands hommes. L'auteur est conscient qu'il a eu de la chance d'attirer l'attention d'un écrivain qui reçoit des milliers de lettres par année. Bien sûr, l'initiative de la corres-

pondance revient toujours à Caron, mais à chaque fois, la réponse, même brève, est au rendez-vous. Le Simenon que nous fait découvrir Caron est un être fidèle aux amitiés qu'il s'est choisies. C'est aussi un maître qui conseille sans sermonner et qui, avant même que son disciple ne puisse revendiquer officiellement le titre d'écrivain, le traitait comme un égal. Le récit, par l'éclairage unique qu'il apporte à la connaissance de sa nature d'écrivain, est une pièce à retenir dans la constitution du tombeau littéraire de Simenon.

GILLES PERRON

**DENISE BOMBARDIER**

*Propos d'une moraliste*

VLB éditeur, Montréal  
2003, 166 pages

Depuis deux ans, Denise Bombardier tient une chronique bimensuelle dans *Le Devoir* du samedi. Avec le titre donné à la réunion de ces textes, Bombardier annonce clairement aussi bien l'intention que l'approche privilégiée dans le recueil : ce sont les *Propos d'une moraliste* qui nous sont donnés à lire. Le grand public sait que l'auteure est capable de pourfendre tous les Gabriel Matzneff de ce monde, même quand elle doit les interviewer en qualité de journaliste. La neutralité n'étant pas un trait de sa personnalité, il faut admettre que la chronique, de par ce qu'elle suppose de personnel, lui convient beaucoup mieux. D'ailleurs, elle maîtrise fort bien l'art de la rhétorique : elle qui s'est souvent exprimée sur l'importance de la séduction sait bien utiliser le langage pour tenter de convaincre de la vérité de son propos. On pourrait même lui renvoyer, à l'occasion, ce qu'elle dit de ceux qui souhaitent exercer le pouvoir : « Affirmer des demi-vérités, pratiquer l'omission volontaire est une technique redoutable que connaissent bien ceux qui nous gouvernent, nous manipulent ou nous flattent » (p. 54).

Comme dans toute discussion à teneur morale, le lecteur a tendance à applaudir lorsqu'il est en accord avec le propos, et à s'emporter lorsqu'il est en désaccord. Dans ce dernier cas, d'ailleurs, la réaction est souvent épidermique : on ne touche pas



impunément à nos valeurs ou à ce qui en tient lieu. C'est pourquoi, comme le rapporte l'auteur elle-même, ses textes sur le tutoiement (excessif, selon elle) lui ont valu des lettres d'injures. D'autres sujets qu'elle aborde volontiers revêtent souvent un caractère émotif : la qualité de la langue, le code vestimentaire, la paresse intellectuelle, l'obsession de la jeunesse (le « jeunisme », dit-elle), etc. Les positions bien arrêtées de Bombardier reposent en partie sur une vision nostalgique d'un autrefois meilleur : *avant*, on était plus poli, on connaissait la valeur de l'effort, les rôles étaient mieux définis, on disposait de meilleurs pères, etc.

Bombardier ne serait sans doute pas d'accord pour dire que sa pensée penche fortement vers la droite. Mais peu importe : son livre a au moins le mérite d'aborder des questions toujours dignes

d'intérêt, de susciter des réactions, d'alimenter des controverses, donc de faire avancer le débat. Et c'est là une qualité essentielle pour qui veut faire œuvre d'intellectuel.

GILLES PERRON

#### HÉLÈNE DORION

##### *Sous l'arche du temps*

Leméac, Montréal, 2003. 85 pages

Collection « L'écritoire »

Dans son recueil d'essais, *Sous l'arche du temps*, Hélène Dorion réunit une série de courts textes écrits depuis 1986, et pour la plupart lus à l'occasion de divers événements littéraires. Elle y livre sa vision de l'écriture poétique et, de manière plus large, du rapport de l'humain à l'imaginaire. Avec une approche quelquefois un peu mystique, elle rap-

pelle volontiers que « la poésie est une porte ouverte sur l'amour » (p. 54). Elle s'intéresse à l'invisible, prenant à témoin les anges de Wim Wenders ou la lune de Fellini, révélateurs du mystère que la poésie peut dévoiler : « Parmi les tâches de la poésie, et tout aussi bien de la création artistique, se trouve celle de pénétrer l'inconnu pour saisir le mystère de l'être et la nature des choses » (p. 62). C'est donc toujours de poésie qu'il est question, de sa place primordiale dans la quête de sens et dans le désir constant de s'inscrire dans le réel. Le parcours de Dorion la situe comme écrivaine et femme (« Penchée pour écrire ») qui cherche l'Un, une sorte de plénitude, d'être absolu qui n'est jamais divin quoique spirituel.

Le dernier texte du recueil, « Ressentir la terre », Dorion l'a terminé au len-

#### GEORGES-HÉBERT GERMAIN

sous la direction de JEAN-PIERRE

HARDY et FRANCIS BACK

##### *Les coureurs des bois, la Saga des Indiens blancs*

Libre-Expression, Montréal

2003. 159 pages

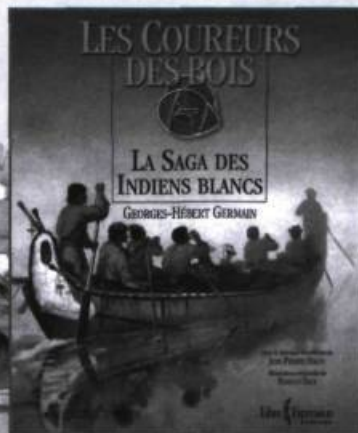
Le coureur des bois a toujours été un personnage à peu près ignoré par les historiens. On ne le mentionnait que pour le condamner, car les colons étaient venus pour civiliser l'Amérique et non pour se laisser assimiler par les Indiens. Les collaborateurs de cet ouvrage, membres du Musée des civilisations d'Ottawa, savent maintenant que le public peut recevoir et apprécier une version réaliste de son histoire. Ces ethnologues sont d'abord préoccupés par les mœurs sous leur aspect le plus matériel. Mœurs des Indiens : façon de se vêtir, de se nourrir, de s'abriter. Les comportements familiaux, sociaux, intertribaux différaient tellement entre Indiens et Européens que ces derniers auraient dû être rebutés par une telle fréquentation. Mais, au contraire, les Français qui s'intègrent aux tribus en éprouvent rapidement un nou-

veau bien-être. Il faut avouer que le commerce des fourrures, beaucoup plus payant que le défrichement des terres, les y incitait.

Cet ouvrage de vulgarisation admirablement présenté avec de très intéressantes illustrations vise d'abord le grand public. Aucune référence n'est donnée, aucun historien n'est cité. À peine quelques noms sont-ils mentionnés ici ou là. Comme l'histoire, faut-il le rappeler, n'est jamais définitive, elle suscite toujours des débats. Aussi l'interprétation générale adoptée par les auteurs pose-t-elle des questions. La colonisation française en Amérique n'aurait eu d'autre but que le commerce des fourrures. Même les Jésuites s'y sont livrés. Il est certain que l'économie de la colonie reposait en grande partie sur ce commerce, mais il n'était pas unique, comme Jean Hamelin (*Économie et société en Nouvelle-France*) et Jacques Mathieu l'ont démontré. Le commerce avec les Caraïbes avait une certaine importance. Mais la question devrait se poser d'une autre

façon : le commerce des fourrures était-il une fin en soi ou un moyen ? Certes, la France aurait voulu que la colonie puisse se financer elle-même. Au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, Jean Talon y a pourvu en mettant sur pied diverses industries pour diversifier l'économie, ce qui aurait dû faire décliner le commerce des fourrures, d'autant plus que la demande européenne était en baisse au début du nouveau siècle. Le prix des fourrures aurait dû chuter en conséquence. Mais à cause de la concurrence anglaise, la France devait maintenir le prix artificiellement élevé pour soutenir l'économie de la colonie. En 1763, elle la cède à l'Angleterre parce qu'elle est moins rentable que les colonies des Caraïbes. Qu'elle l'ait voulu ou pas, la mère patrie devait financer l'établissement de sa colonie, comme l'a montré Guy Frégault dans *Le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien* (1970). Mais le contexte dans lequel évolue ce commerce est totalement ignoré, comme le prouve la modification de statut entre le coureur des bois et le voyageur. La conquête anglaise fait de ces derniers des engagés plutôt que des commerçants, sans toutefois changer leur mentalité. Dans *La Compagnie du Nord-Ouest, une épopée montréalaise* (Fides, 1980), Robert Rumilly fait l'histoire du commerce des fourrures au Canada en s'appuyant sur les événements historiques, tels que la Guerre de la conquête, la Révolution américaine, et sur l'action des principaux gestionnaires. Dans cette perspective, il néglige le petit peuple. Le présent volume s'attache, au contraire, à le mettre en lumière, moins pour évaluer son rôle dans le commerce que pour étudier les mœurs particulières qu'il engendre.

MAURICE LEMIRE



demain du 11 septembre 2001. Pour elle, c'est « l'univers humain [qui] est en deuil » (p. 84), parce que la beauté et la poésie ont reculé, ce jour-là. Mais sa foi en la création reste : dans les derniers mots du livre, elle affirme vouloir « persister dans l'espoir que la poésie soit un lieu indispensable, un acte de résistance à ce qui menace l'humanité. Et de cette humanité, que le poète soit le gardien ».

GILLES PERRON

#### CLAUDE VAILLANCOURT

##### *Le paradoxe de l'écrivain*

Triptyque, Montréal

2003, 180 pages

Le point de départ du *Paradoxe de l'écrivain* (premier essai de Claude Vaillancourt, auteur déjà remarqué de trois romans et d'un recueil de nouvelles) se trouve, selon les confessions de l'essayiste même, dans toute une série de questionnements concernant le rapport savoir-écriture. À travers sa propre expérience de créateur, mais aussi en parcourant, avec une intelligence, une habileté et, souvent, un sens de l'humour remarquables, les infinies étagères de la Bibliothèque de Babel, Vaillancourt essaie de déchiffrer la manière dont s'entremêlent, dans l'alchimie du processus de création, la connaissance et l'inspiration. Mélange à dosage subtil car, n'est-ce pas, quoi de plus « pauvre » en moyens (il faut savoir manier une plume/un ordinateur et les plus ou moins vingt-six lettres d'un alphabet) que l'écriture, quoi de plus accessible (l'écriture étant, selon le syntagme de l'essayiste, « l'art démocratique par excellence »), mais, en même temps, quoi de plus « savant », de plus « érudit » qu'un livre (signe, dans l'imaginaire commun, de la Connaissance), quoi de plus difficile que de maîtriser la magie des vingt-six lettres, qu'aucun atelier de *creative writing* ne peut enseigner ? Et de là, à titre d'exemple, la différence qui sépare les représentations d'une même réalité, voire l'image de la Pologne, reconstituée d'une manière rigoureuse par un Michener qui déploie un véritable chantier pour se documenter et écrire ensuite son best-seller *Pologne*, ou bien d'une manière qui la maintient à la limite du magique, du mythe, d'un *no man's land*, par un Tournier, un Jarry, un Calderon de la Barca, écrivains ne connaissant point ou presque le pays.

Par opposition à cette pénurie de moyens/informations, les écrivains doivent souvent maîtriser une « tentation de l'érudition » et trouver, comme le font Joyce dans *Ulysse* ou bien Eco dans *Le nom de la rose*, la juste mesure entre un immense savoir et la logique interne, intime, de l'œuvre. Le lecteur lui non plus n'est pas exempt de l'influence tragique de ses lectures, les cas de Don Quichotte ou de madame Bovary n'en témoignent que trop.

Vaillancourt s'attache ensuite à des méditations/interrogations concernant le statut de l'écrivain dans le monde contemporain. Par rap-

port à une position privilégiée occupée jusqu'à la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'écrivain se voit maintenant évincé par les vedettes de télévision (des interprètes, et non pas des créateurs) et par ceux que l'essayiste appelle, en reprenant le terme de John Saul, les « professionnels de la littérature » (c'est-à-dire les universitaires), les deux catégories incriminées, vedettes et universitaires, bénéficiant d'avantages, surtout d'ordre matériel, que l'écrivain ne connaît point. L'engagement dans la vie publique aussi est loin d'être ce qu'il était à l'époque des romantiques ou des existentialistes, vu la relative stabilité des institutions dans les sociétés occidentales ; pourtant, dans le cas des « petites nations », l'écrivain peut encore devenir un symbole national (voir le cas de Vaclav Havel), les mêmes « petites nations » affirmant de plus en plus, par la voix de leurs auteurs représentatifs, leur identité dans un contexte mondialisant.

À part la richesse des informations, l'intelligence de l'analyse des points sensibles du monde contemporain et l'élégance de l'expression, la valeur de l'essai de Vaillancourt, qu'on recommande chaleureusement, réside aussi dans sa structure ouverte : une dynamique des centres concentriques, des interrogations et des réflexions qui engendrent à l'infini d'autres interrogations, d'autres réflexions...

DENISA OPRÉA

#### ÉTUDE

#### VÉRONIQUE CNOCKAERT

*Émile Zola. Les inachevés.*

*Une poétique de l'adolescence*

XYZ, Montréal, et Presses universitaires

de Vincennes, Saint-Denis

2003, 163 pages

La responsable du numéro d'*Études françaises* consacré à Zola (vol. 39, n° 2) et soulignant le centenaire de sa mort, Véronique Cnockaert, avait réuni des études autour de l'explorateur de « la marge » qu'était le chef du mouvement naturaliste. Ici, elle livre un autre essai sur la figure de l'adolescent dans l'œuvre zolienne. Dans son « Dictionnaire abrégé des personnages zoliens », Alain Pagès énumère pas moins de 31 entrées sous la rubrique « Adolescent », tandis que « Enfants » compte 52 entrées : c'est dire quelle importance Zola accordait à cette période de l'indécision du sexe, littéralement en marge de la vie adulte, avec la problématique qu'elle génère. (Les seuls autres personnages aussi nombreux sont les aristocrates, les jeunes filles, les prêtres et, loin derrière, les courtisanes.) Curieusement, cet aspect particulier de l'œuvre zolienne a été délaissé par la critique ; si plusieurs thèses de doctorat, assez récentes, ont traité de l'enfant dans les romans de Zola, l'adolescence n'a pas encore été examinée de près. Cette lacune est comblée, et définitivement, semble-t-il, par Cnockaert.

La puberté est la période la plus trouble du futur adulte : s'y mêlent l'amour, sa position dans la société, la prise de conscience de ses origines. Comme le souligne l'auteure dès son introduction, l'adolescent « rejoint la démarche naturaliste : tous deux lisent les traces du passé pour écrire la marche de l'avenir » (p. 14). C'est la période par excellence où se définissent les orientations du personnage, dans cet entre-deux, dans la marge, mais c'est aussi le temps où, selon les théories médicales du temps, se révèle l'héritage génétique, ancré dans le corps. Ce qui a rendu la tâche particulièrement difficile à Zola comme à ses contemporains, c'était le manque d'informations sur l'« âge ingrat », le plus souvent réduit aux manifestations physiologiques de la transformation de l'enfant en adulte. Zola a retracé systématiquement tant les pulsions du corps que les mouvements de l'âme, développant ainsi ses propres théories sur les assises physiologiques et spirituelles de l'adolescent, liées étroitement à l'éducation (surtout celle des jeunes filles). Dans la foule des sujets disponibles, il fallait choisir des exemples. Ce choix n'a pas été effectué de façon innocente par l'auteure : les figures des Miette, Silvère, Maxime, Nana, Serge Mouret, Albine, Étienne, Florent, Lazare, Pauline Quenu servent les propos de Cnockaert, qui réussit une systématisation de l'adolescent dans l'œuvre de Zola, en reprenant (souvent) les mêmes personnages pour illustrer l'éclosion de la sexualité, les problèmes liés à la puberté, le rôle de la famille et de l'école, le « corps savant ». Les pages consacrées à Serge Mouret ou encore à Maxime Saccard sont particulièrement lumineuses, puisqu'elles illustrent la sexualité neutre des personnages, leur retour à l'enfance et leur angoisse devant le monde de la génitalité, les empêchant de devenir adultes, le souvenir de la faute originelle jouant un rôle de premier plan. « Savoir d'où l'on vient permet de devenir qui l'on est », écrit Cnockaert (p. 142). Zola a été l'un des premiers à poser la problématique de la quête identitaire qui fait encore couler beaucoup d'encre. Si seulement on se disait ce que Zola avait clairement reconnu comme élément fondamental de cette quête : l'adolescence est le moment hors normes où l'on fait un choix, celui du corps ou de la raison, de la conquête de soi.

HANS-JÜRGEN GREIF

#### CARLA FRATTA et ÉLISABETH

**NARDOUT-LAFARGE [DIR.]**

*Italies imaginaires du Québec*

Fides, Montréal, 2003, 248 pages

Collection « Nouvelles études québécoises »

Les *Italies imaginaires du Québec* que présentent Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge sont étudiées dans treize articles aussi variés que les Italies inventées par la société québécoise. Les textes sont placés selon l'ordre chronologique des objets analysés et couvrent les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ils auraient tout aussi bien pu être disposés selon

les trois axes majeurs incarnant les rapports particuliers qui existent entre le Québec et l'Italie, soit la religion, l'immigration et la culture.

Les récits de voyageurs québécois, les écrits d'Edmond de Nevers, Alain Grandbois, Hubert Aquin, Normand de Bellefeuille, Réjean Ducharme, Marie Josée Thériault, Pauline Harvey et Marie-Claire Blais ainsi que la série télévisée *Omertà* sont analysés aux côtés de l'histoire des zouaves pontificaux et des rapports sociaux entre Italiens et Québécois afin de comprendre selon quels paradigmes le Québec reproduit l'Italie dans les divers modes de représentation. Le corpus italien étudié est étendu et l'objet est perçu à travers différentes lunettes, qui laissent transparaître des Italies multiples, suspendues entre la réalité et le mythe, entre l'attrait d'une civilisation supérieure et le besoin de distanciation et de désacralisation.

À travers ces images de l'Autre, ici l'Italien, la société québécoise emprunte une nouvelle voie pour résoudre son éternel questionnement identitaire. En analysant la place faite à l'Italie, le Québec s'interroge sur sa propre position dans le monde et non plus seulement sur sa place relativement au Canada anglais ou au voisin

américain. En observant le rapport à l'Italie qui est représenté dans les œuvres et dans les événements socio-historiques du Québec, les auteurs qui ont participé à *Italies imaginaires du Québec* proposent une réflexion sur les visions de l'Autre qui circulent dans la société québécoise à différents moments de l'histoire. Penser le rapport à l'Italie reviendrait donc à rechercher la présence des référents italiens dans la réalité québécoise afin d'en révéler la signification sociale et culturelle et de rendre le caractère fécond du rapprochement entre deux peuples.

Les articles apparaissent comme autant de périple à travers les livres, les arts visuels, l'histoire et la société du Québec. La diversité des sujets et des conclusions maintient l'attention du lecteur d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Néanmoins, certains auteurs auraient eu avantage à contextualiser leur problématique de façon plus explicite afin d'interpeller un plus grand nombre de lecteurs préoccupés par les questions de transferts interculturels, d'identité et de perception de l'Autre. Malgré ces cas particuliers, l'ensemble s'adresse à quiconque s'intéresse à la différence et à sa propre réaction devant cette diversité.

NATHALIE COURCY

FRANÇOISE LEPAGE

*Paule Daveluy ou la passion des mots*

Éditions Pierre Tisseyre, Saint-Laurent  
2003, 284 pages

La littérature de jeunesse au Québec est un domaine qui demeure encore largement inexploré. Dans ce contexte, il est surprenant mais aussi très réjouissant qu'un ouvrage soit consacré à l'une des figures marquantes de sa jeune histoire. Françoise Lepage, dont les qualités d'historienne de la littérature de jeunesse ne sont plus à démontrer, retrace ici le parcours de Paule Daveluy, auteure de *L'été enchanté*, fondatrice de Communication-Jeunesse et traductrice émérite.

Contrairement à ce qu'indique la quatrième de couverture, *Paule Daveluy ou la passion des mots* n'est pas une biographie qui « se lit comme un roman », mais plutôt un essai assez décousu, bien que fort intéressant et très bien documenté. Paule Cloutier-Daveluy est le fil conducteur des chapitres, mais elle n'en est pas toujours le sujet principal. Ainsi l'essai s'ouvre sur l'histoire de la colonisation du Témiscamingue, où les grands-parents de l'auteure ont joué un rôle important. Le deuxième chapitre, plus biographique, s'intéresse à la vie de l'écrivaine avant *L'été enchanté*. Les troisième et cinquième chapitres sont surtout consacrés à l'analyse des « Saisons de Rosanne » et des « Sylvette », romans marquants de la littérature pour adolescentes. Le quatrième chapitre, sur les Éditions Jeunesse, porte plus sur Béatrice Clément et le père Marie-Joseph d'Anjou que sur la romancière. Le sixième chapitre raconte les débuts de Communication-Jeunesse et insiste sur la carrière de traductrice de Daveluy. L'ouvrage se termine par une critique de Lepage sur le traitement réservé aux œuvres « classiques » pour la jeunesse au Québec, car Paule Daveluy se retrouve « dans la situation quelque peu paradoxale d'une romancière qui a atteint les plus hauts sommets de la reconnaissance de ses pairs et de ses compatriotes, mais dont les œuvres sont introuvables en librairie ». Chaque chapitre peut donc être lu de façon autonome sans que le lecteur ne s'y perde. Des notes en fin de chapitre, une chronologie et une bibliographie quasi exhaustive des articles et études sur l'auteure et son œuvre complètent l'ouvrage.

Bref, l'essai de Françoise Lepage, accessible et limpide, ajoute une dimension humaine nécessaire à l'histoire de la littérature de jeunesse par l'entremise d'une de ses pionnières, mais laissera probablement les amateurs de biographies sur leur appétit.

SIMON BOULIANNE

## ERRATUM

Dans notre dernière édition (n° 132), dans l'article de Claude Poirier « *Le Multi, un dictionnaire ambigu* », le début du sixième paragraphe a été caché par l'illustration. Voici le texte du paragraphe au complet.

« Il n'est d'ailleurs pas sûr que l'auteure de *Multi* les consulte systématiquement [les avis de l'OQLF]. Malgré les distinctions établies par le Bureau de normalisation du Québec, reprises dans le GDT, le *Multi* confond encore la truite avec l'omble, comme on peut le voir dans la définition du mot *truite* : « Poisson de rivière voisin du saumon, dont la chair est appréciée. Une *truite mouchetée*, *saumonée*. » Ce texte et le commentaire qui le suit doivent être corrigés sur divers points : 1) Au Québec, le mot

*truite* sert à désigner deux genres de poissons de la famille des salmonidés : la truite proprement dite (genre *Salmo*, comme la truite brune) et l'omble (genre *Salvelinus*, comme le touladi), lesquels ne sont pas distingués dans cet article ; 2) Le poisson appelé *truite mouchetée* n'est pas une truite (son nom officiel est *omble de fontaine*) ; 3) L'omble et la truite vivent non seulement dans les rivières, mais aussi dans les lacs, et même en pleine mer. »



Nos excuses à l'auteur.

## EDMOND DE NEVERS

### À propos de culture intellectuelle

Établissement du texte et

introduction de Jacques BLAIS

Nota bene, Québec

2003, 367 pages

Après les *Lettres de Berlin*, les éditions Nota bene publie *À propos de culture intellectuelle*, une longue conférence qu'Edmond de Nevers, l'un des intellectuels les plus remarquables de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avait prononcée devant les membres de l'Institut canadien de Québec, le 22 avril 1903. De façon tout à fait juste et érudite, Jacques Blais s'est chargé de l'établissement du texte, pour y ajouter une introduction, une chronologie, une bibliographie et un appareil de notes assez renversant (le tiers du volume).

Ce qui surprend, avant tout, est l'emploi du mot « intellectuel » pour désigner un fait en apparence strictement littéraire. Après avoir brièvement indiqué le « développement littéraire, artistique, voire même scientifique » de son époque, de Nevers souligne que la « vie intellectuelle » procède d'une élévation de l'âme au-dessus de la « vie matérielle », d'une « hauteur » qui ne peut être atteinte que par « l'étude, la lecture ». On est frappé du caractère peu institutionnel que revêt l'expression « vie intellectuelle », ordinairement associée à un réseau d'échanges entre écrivains, à une certaine mondanité littéraire. Pour de Nevers, on ne « mène » pas une vie intellectuelle : on s'y hisse. Cette vie, par laquelle se mesure la grandeur des peuples, dépendrait moins de la formation d'une littérature nationale (de Casgrain à Camille Roy) que de la formation d'un esprit lucide et conscient de sa situation dans le monde : « Mais développe-t-il [l'homme peu cultivé] ses facultés intellectuelles, il arrive peu à peu à saisir les rapports intimes qui existent entre son âme et chaque parcelle de la création, les affinités mystérieuses qui lient les êtres les uns aux autres ; il se rend compte de la proportion et de l'harmonie de tout ce qui l'entoure ».

Voilà qui étonne – pourquoi donc ? –, à une époque hantée par l'institutionnalisation d'une littérature, cette attention soudaine portée à la lecture : « Quiconque lit des œuvres morales devient meilleur, car l'esprit se porte à la hauteur de ce qu'il admire. »

VINCENT CHARLES LAMBERT

## MARIE-PIER LUNEAU

### Lionel Groulx

#### Le mythe du berger

Leméac, Montréal, 2003, 226 pages

L'œuvre de Lionel Groulx reste encore d'actualité, comme le prouvent les publications récentes de Frédéric Boily (*La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Septentrion, 2003) et de Gérard Bouchard (*Les deux chanoines*). Marie-Pier Luneau participe au débat avec une pertinence qui lui est propre. Pour elle, Groulx est d'abord

un écrivain qui a eu recours à des stratégies inhabituelles pour assurer son succès. Elle ne s'appuie pas d'abord sur l'œuvre, comme Boily et Bouchard, mais sur la correspondance et sur les *Mémoires*. Elle se place ainsi dans les coulisses pour expliquer ce qui se passe sur la scène. Derrière les décors, on voit un Groulx prêt à recourir à toutes sortes de manœuvres pour assurer son succès. Évidemment, elles devaient rester inconnues, car le privé et le public ne doivent pas être confondus. Mais, pourquoi l'abbé a-t-il conservé toute sa correspondance ? Pourquoi a-t-il écrit des mémoires, s'il ne voulait pas que le public prenne connaissance de sa stratégie ? Groulx est un homme énigmatique, comme le démontre bien Luneau. Il paraît se contredire, comme l'affirme Bouchard. Mais ces énigmes ne sont-elles pas que des stratégies ? Malgré le discours qu'il tient, Groulx vise d'abord au succès. Toutefois, il ne faudrait pas confondre la cause qu'il défend avec sa carrière. L'abbé est entièrement consacré au nationalisme. Se sacrifie-t-il pour cette cause ou en profite-t-il pour se faire valoir ? Telle est la question que pose la présente étude. On a l'impression en lisant cette étude que l'historien était prêt à toutes les astuces pour assurer son succès. Il faut admettre qu'il avait un caractère politique déterminé qui ne le faisait reculer devant aucune stratégie. C'est ainsi que l'on peut expliquer son ambiguïté et ses contrariétés que remarque Bouchard. Les textes de Groulx s'expliquent par leur contexte. L'homme tenait compte des circonstances pour s'affirmer dans un sens ou dans un autre. En dévoilant les stratégies de l'historien, Luneau apporte donc une contribution de première valeur à l'interprétation de l'homme et de l'œuvre.

MAURICE LEMIRE

## DENIS SAINT-JACQUES [DIR.]

### Tendances actuelles en histoire littéraire canadienne

Nota Bene, Québec

2003, 234 pages

(« Les cahiers du CRELIQ »)

La littérature québécoise et la littérature du Canada anglais, probablement à cause des frontières de la langue, semblent s'être développées de façon parallèle, voire indépendante l'une de l'autre, créant ainsi une culture biciphale au sein de laquelle la question nationale demeure profondément ancrée. Les « tendances actuelles en histoire littéraire canadienne », voilà donc ce sur quoi se sont penchés des chercheurs francophones et anglophones lors d'un atelier de l'Association des littératures canadienne et québécoise (ALCQ/ACQL), tenu à l'occasion du Congrès des sciences humaines et sociales qui a eu lieu à l'Université Laval, en mai 2001, sous la direction de E. D. Blodgett et de Denis Saint-Jacques. « La richesse des communications et l'intérêt des échanges que cet

atelier a suscités entraînent leur publication [en un] collectif » (p. 7) qui démontre en toute certitude qu'une approche comparative de ces littératures révèle autant de similitudes que de dissemblances.

Denis Saint-Jacques, directeur de ce collectif, le souligne, les collaborateurs ne se sont pas concertés, ce qui fait en sorte que chacune des contributions est indépendante des autres, mais elles dessinent, une fois rassemblées, un portrait aussi étonnant que diversifié des tendances actuelles de la recherche, faisant de cet ouvrage une pièce majeure en études littéraires. Il est toutefois regrettable qu'aucun spécialiste de la francophonie n'ait donné un aperçu de ce qui se fait hors Québec car, toutes questions idéologiques mises à part, on sort de ce parcours avec l'impression qu'une frontière bien étanche enserre le Québec et sa littérature d'un côté et le Canada anglais de l'autre.

Bien que l'interrogation soulevée par Saint-Jacques, à savoir s'il existe bel et bien « une » littérature canadienne (p. 6), demeure ouverte, il semble en revanche tout à fait pertinent de se pencher enfin sur ce qui fonde la spécificité d'une possible littérature canadienne, c'est-à-dire son bilinguisme, puis d'interroger les différents modes de production et de réception qui en découlent. Formellement représentatif de la réalité qu'il met en relief, ce collectif bilingue présente ainsi des textes plus ou moins difficiles d'approche, mais extrêmement intéressants pour quiconque voit dans la rigueur théorique le meilleur accès à la connaissance. Les sujets abordés sont certes variés, mais trouvent tous leur place au sein d'un « ensemble de réflexions qui cherchent plus à déblayer de nouvelles voies qu'à donner des états présents conclusifs » (p. 11). En effet, que ce soit à travers diverses disciplines et divers phénomènes comme les études théâtrales, la traduction, la critique féminine ou par l'étude de diverses manifestations littéraires (littérature migrante, homosexuelle, électronique, etc.), toutes les voix savantes de cet ouvrage concordent, sinon à réunir les « Deux Solitudes », du moins à restreindre la distance qui les sépare.

La culture canadienne se définissant comme un polysystème, selon les mots d'Annette Hayward (p. 65), polysystème qui a du mal à définir un sujet central (la nation ?) autour duquel s'articulerait le reste, nous nous trouvons ici en présence plus d'une discussion critique à voix multiples que devant une véritable « confrontation de points de vue » (p. 6). Toutefois, cet ouvrage fait la preuve que l'histoire littéraire a su s'adapter aux nouvelles réalités et que cette discipline ouvre encore aujourd'hui des perspectives très fertiles à qui sait jumeler une vision empirique et un discours critique. Il semble donc que l'histoire n'est jamais figée et qu'elle peut être constamment repensée et redéfinie, à mesure que des données nouvelles viennent en changer le cours.

MANON AUGER

## NOUVELLE

SUZANNE LANTAGNE

*Trois filles du même nom*

Éditions L'Instant même, Québec,

2003, 150 pages

Suzanne, Suzanne et Suzanne ont plus en commun qu'un simple prénom. On peut supposer que Suzanne Lantagne (l'auteure, celle-là) a transmis à chacune de ces trois femmes une part de son vécu, comme c'est le cas dans plusieurs romans postmodernes. Sauf que, cette fois, plutôt qu'un simple jeu entre réalité et fiction, cette ressemblance a pour effet de rendre collectif leur destin individuel.

Lantagne est l'auteure de deux autres recueils de nouvelles, *Et autres histoires d'amour...* (1995) et *La marche* (2000). Dans *Trois filles du même nom*, une première Suzanne rencontre un vieux cordonnier avec lequel elle décide de se lier d'amitié, espérant qu'il aurait quelque révélation à lui faire sur le sens de la vie. Elle découvre cependant que, comme il le dit lui-même, il n'est qu'un homme. Les parents de la deuxième Suzanne s'apprêtent tous deux à la quitter pour un monde meilleur. Esseulée, elle a quelques aventures sans lendemain avant de rencontrer Tony. Ils sont amants, mais refusent de s'engager l'un envers l'autre. Cette Suzanne confond l'étreinte et l'amour. La troisième Suzanne adopte quant à elle un chien pour combler un vide dans sa vie. Elle déverse sur ce petit être l'affection qu'elle aurait voulu recevoir de sa sœur.

Ces trois femmes, qui ont environ le même âge et qui ont toutes trois subi la perte de leurs parents, cherchent à combler le vide laissé par la famille qu'elles n'ont pas fondée. La première est amoureuse de sa liberté d'action, la deuxième voudrait s'engager, mais croit avoir désappris à aimer, alors que la troisième adopte un animal sans songer aux responsabilités qui s'ensuivent. Le vieil homme, Tony et l'éleveuse de chiens sont différents miroirs dans les-

quels chaque Suzanne se reflète. Au-delà de leur recherche d'amour, chacune de ces femmes entreprend une quête spirituelle : toutes trois veulent que leur soit révélée quelque vérité ultime – la deuxième interpelle d'ailleurs clairement « Dieu le père ». Chacune vit un événement qui l'amène à brusquer son quotidien, chacune désire que sa vie prenne soudainement un nouveau tournant. Tout cela tient cepen-

dant de la solution facile, si souvent recherchée de nos jours.

« Pèlerinage à Drummondville », qui semble, par sa longueur, se désigner comme étant le pivot du recueil, énonce clairement le questionnement de ces trois femmes. L'obsession du passé du personnage, montrée par les continuels retours en arrière, atteint son paroxysme vers la fin de la nouvelle. L'abondance de pistes lancées trop précipitamment dans les dernières pages du texte donne toutefois une impression de trop grand éclatement et d'irrésolution. L'effet est-il voulu ? Croire à une maladresse serait peut-être un jugement trop hâtif...

Il n'en reste pas moins que l'écriture de Suzanne Lantagne mime joliment l'écoulement de la vie, seconde après seconde, quand le temps ne compte que pour ce qui importe vraiment. Qui plus est, *Trois filles du même nom* aborde une thématique très actuelle : les gens ont de moins en moins d'enfants et veulent de plus en plus de temps pour eux-mêmes, refusant souvent de se consacrer à qui que ce soit. Ce recueil nous amène donc à nous interroger sur notre destin individuel et, par extension, sur celui de la collectivité. Suzanne, Suzanne et Suzanne : le nom de l'auteure, oui, mais aussi celui de n'importe quel individu.

MARIE-ÈVE CASTONGUAY

MARIE GAUDREAU

*Des histoires comme ça  
ça ne s'invente pas*

Lanctôt éditeur, Outremont

2003, 160 pages

Après s'être consacrée au genre romanesque, Marie Gaudreau plonge dans le genre de la nouvelle avec ce recueil au titre révélateur. *Des histoires comme ça ça ne s'invente pas* transporte le lecteur au cœur de seize nouvelles où la vérité et la fiction s'entremêlent et parfois même s'entrecroquent.

Le recueil apparaît comme une étude anecdotique de l'humanité dans ce qu'elle a de plus quotidien et, en même temps, dans ce qu'elle a de plus imaginaire et inattendu. Les déceptions, les solitudes, les peurs, les préjugés et les rêves prennent leurs racines dans ces courtes histoires racontées dans un style simple et direct, mais qui laisse une place aux émotions sous-jacentes et aux non-dits. Les personnages se balancent entre le réalisme d'une vie des plus ordinaires et une existence particulière qui les sensibilise à l'extrême à tout ce qui les entoure : la sexualité, la famille, la folie, la mort, l'amour, l'amitié, l'abandon... Bien que la narration soit assurée par des person-

nages variés, hommes, femmes, plus ou moins sages ou pervers, elle respecte un fil conducteur : la fiction elle-même. À travers les nouvelles, l'auteure dessine une réflexion en demi-tons à propos de l'acte de narrer. Le lecteur s'immerge dans le raconté et tente à intervalles de reprendre son souffle dans la réalité connue et rassurante. Mais si ce qui est mis en images est vrai, le réel ne devient-il pas encore plus déstabilisant ?

Sans être exceptionnelle, l'écriture est efficace. Si les textes de Marie Gaudreau ne laissent pas de traces indélébiles dans l'esprit du lecteur, ils imprègnent tout de même l'imagination d'un léger souvenir de perte d'équilibre vis-à-vis de ces histoires qui hésitent entre le vrai et le faux, entre le possible et le crédible. On en retient autant la routine calme et répétée comme un refrain de la femme de cire et de l'homme de cuir que la chute dans le vide de la jeune fille abandonnée ou celle des amoureux déçus.

NATHALIE COURCY

Collectif dirigé par

PATRICK LEIMGRUBER

*Montréal noir*

Éditions Les 400 coups, Montréal

2003, 151 pages

En 35 pages ou moins, chacun des écrivains reconnus que sont François Barcelo, Marie-Claire Blais, André Truand, Chrystine Brouillet et Gilles Pellerin met en scène le monde criminel dans les plus sinistres décors de la ville de Montréal. Fait intéressant à signaler, nombre de photographies en noir et blanc révèlent divers coins sombres, quartiers mal famés et ruelles mornes de Montréal, racontant presque à elles seules un sixième récit en filigrane.

D'emblée, le texte de Barcelo, « Blanc comme neige », est accrocheur : un homme craint d'être soupçonné par la police à la suite du décès accidentel de son amant. Il faut savoir que les deux hommes étaient brouillés depuis quelque temps, au point d'avoir utilisé l'intermédiaire des journaux pour se nuire mutuellement, après le refus de la future victime de partager le gros lot qu'il a remporté grâce à Loto-Québec, et ce, parce que son copain n'a pas contribué à l'achat du billet. La nouvelle fait état des confidences de l'amant « éconduit » et relate la mise en scène qu'il imagine pour éviter d'attirer les soupçons des enquêteurs.

Le deuxième récit, « Xuan, une solitude », de Marie-Claire Blais, présente une narration plus lourde, moins commune au genre policier. Blais, fidèle à elle-même, y va de phrases très lon-



Suzanne Lantagne  
TROIS FILLES  
DU MÊME NOM  
*L'Instant même*



gues – trois seulement, au cours des trois premières pages ! –, qui compliquent quelque peu la lecture de l'intrigue. Xuan est une prostituée asiatique d'âge mineur dépossédée de ses origines. Le récit est introspectif, au point qu'on a parfois l'impression d'avoir délaissé le genre policier, où d'habitude se succèdent les actions à un rythme effréné. La finale, toutefois, rappelle le lecteur à l'ordre et a ceci d'original qu'elle suggère que le crime, au moment où se termine le texte, est sur le point d'être commis.

La nouvelle « La petite âme » de Truand flirte avec le surnaturel, qui habituellement n'a pas sa place dans les récits policiers. La jeune femme qui narre est déjà morte au moment où débute le récit, ce qui permet de s'émoouvoir vis-à-vis de sa candeur. Le lecteur découvre que l'âme de la jeune fille se promène de corps en corps, après que l'enveloppe charnelle qu'elle habitait jadis ait été plongée sous l'eau par le criminel. Ce qui étonne du discours de la narratrice, c'est l'aisance, le presque bonheur qu'elle dégage – malgré qu'elle soit décédée ! Ici, la finale surprend le lecteur en lui proposant une certaine interaction...

La nouvelle de Brouillet, comme il était permis de s'en douter, fait intervenir Maud Graham, qui n'a plus besoin de présentation. C'est toutefois à une Maud Graham bien passive que le lecteur a affaire, puisqu'elle ne mène pas vraiment d'enquête dans le récit « Un petit service ». C'est le copain de Graham, Alain, qui raconte l'histoire d'un conducteur de taxi qu'il connaît qui a découvert un cadavre au cours d'une journée de travail bien remplie. Ainsi le récit métadiégétique est plus important ici que le récit principal, et la nouvelle se termine sans qu'on ait assisté à une enquête en bonne et due forme. Faut-il croire que Maud Graham s'est gardée de s'impliquer dans l'affaire parce que l'histoire se déroule à Montréal, alors qu'elle est en promenade chez son amoureux, plutôt qu'à Québec, son fief ?

Enfin, la texte de Pellerin, « Le chant des pierres », met en scène un archéologue désireux de se servir d'un visiteur naïf pour se prêter à une expérience pour le moins morbide ; expérience qui n'est pas sans rappeler la nouvelle « The Ohio Love Sculpture » de l'Américain Adobe James, publiée en 1963. On trouve dans la nouvelle de Pellerin un cruel sang-froid chez le criminel, ce désir noir de raconter à la victime les sévices qu'elle subira. Contrairement aux policiers « noirs », où le lecteur assiste, impuissant, à la description des châtements infligés aux victimes, dans le récit de

Pellerin, le lecteur arrive en bout de piste tout juste avant que ne soit commise l'infamie.

Bref, *Montréal noir* est une belle illustration de l'art policier de cinq auteurs de renom et d'un photographe, Arold Blanchet, qui transmet au lecteur sa vision des recoins montréalais propices au mal, au point que le lecteur se sent presque dans la peau d'un enquêteur à qui un psychopathe aurait laissé volontairement, pour le narguer, des indices ayant trait à ses meurtres – ceux qu'il a commis ou ceux qu'il projette de commettre.

STEVE LAFLAMME

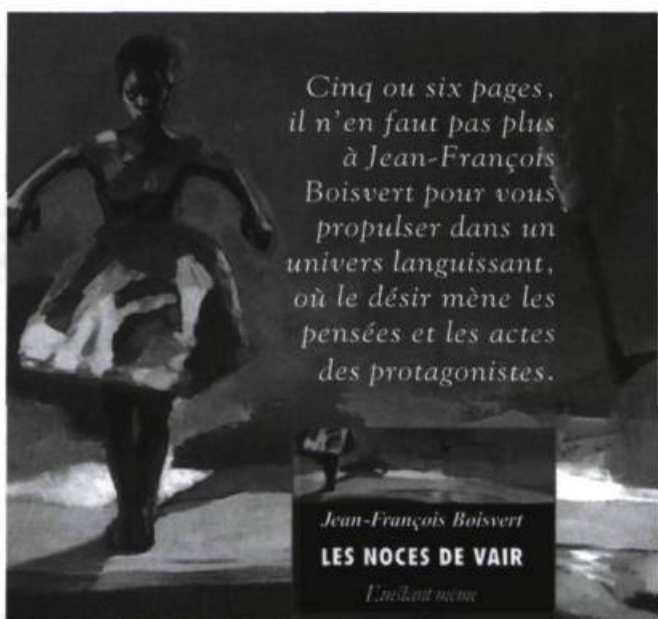
#### JEAN-FRANÇOIS BOISVERT

##### *Les noces de vair*

L'Instant même, Québec

2003, 132 pages

Cinq ou six pages, il n'en faut pas plus à Jean-François Boisvert pour vous propulser dans un univers languissant, où le désir mène les pensées et les actes des protagonistes. Sitôt la curiosité émue par les impulsions charnelles d'un homme marié cédant à la tentation (« Émilie »), par un vieux chanteur séduit par une jeune étudiante (« Bis ») ou, dans un registre plus romantique, par un homme ému devant une étrangère dans le métro (« La passagère »), sitôt vous serez assommés par la révélation d'un leurre, trouvant ainsi en la conclusion de ces quelques nouvelles l'élément de surprise qui vous arrachera un sourire ou vous fera grincer des dents. *Les noces de vair*, recueil d'une vingtaine de nouvelles, propose un parcours dans l'intimité de ces hommes frustrés, de ces femmes mal baisées, de ces vieux nostalgiques et de ces pucelles provocatrices qui, au-dessus de l'assouvissement de leurs pulsions, placent l'essence même du sentiment de fureur né du désir. L'objet de convoitise n'est que prétexte, car une stimulation de l'imagination de ces héros blasés leur offre bien plus que la chaleur d'une nuit dans des bras étrangers. En effet, le lecteur voit en ces brèves histoires une retenue plus qu'une précipitation, d'où une succession de rendez-vous manqués, de hâte déçue et de délire ponctuel de la part de ces personnages qui ne cherchent qu'à pimenter leur vie monotone. Ainsi en va-t-il de ce cycliste qui transforme sa promenade en course effrénée vers la passion (« Cycles »), de cet homme envoûté par une belle inconnue croisée au bal masqué (« Carnaval ») ou de la jeune Cécile tentée de fuir la ferme familiale au bras de son amoureux (« Le coq »).



Cinq ou six pages,  
il n'en faut pas plus  
à Jean-François  
Boisvert pour vous  
propulser dans un  
univers languissant,  
où le désir mène les  
pensées et les actes  
des protagonistes.

Ce recueil, en plus d'histoires grivoises et de récits touchants, nous propose une intéressante variation des points de vue. Pour cette première publication, l'écrivain délaisse la confortable voix masculine qui lui est naturellement propre pour se glisser dans un « je » féminin, se jouant des focalisations et osant une narration des plus diversifiées. Si, dans l'ensemble, l'urbanisme et le modernisme constituent le décor de ces situations fort contemporaines, il n'en demeure pas moins que nous sautillons en quelques occasions dans des périodes historiques, ce qui n'est pas sans nous rappeler que le désir et les remises en question qu'il provoque n'est pas le propre du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans l'éventualité où Boisvert récidive, et comme le suggérerait si bien Pierre Tisseyre en matière de frissons passionnels (*L'art d'écrire*, 1993), un second ouvrage gagnerait à suggérer plus qu'à dire.

PASCALE DEMERS

#### CLAUDINE PAQUET

##### *Une toute petite vague*

Guy Saint-Jean, éditeur, Laval

2003, 138 pages

Claudine Paquet signe, avec *Une toute petite vague*, son troisième recueil de nouvelles, après *Éclats de voix* (2000) et *Quand tombent les masques* (2001). L'auteure, originaire de Québec, qui a publié bon nombre de ses nouvelles dans des revues consacrées au genre bref, propose ici une œuvre en trois temps qui s'appuie sur des images maritimes pour dépeindre le mouvement parfois saccadé, parfois ralenti,



parfois même commun des instants qui construisent la vie et qui la font se modifier peu à peu. La métaphore de la mer et du déplacement des marées est omniprésente dans ce recueil qui dévoile, à coup de nouvelles brèves mais riches, des prises sur le vif, des instants du ressac, pourrions-nous dire, qui laissent voir ce à quoi on n'a habituellement pas accès et qui laissent libres toutes les possibilités. Les thèmes évoqués sont infiniment variés : l'homosexualité, l'adultère, la prostitution, la maladie,

la vieillesse, etc. Certains pourraient reprocher à Claudine Paquet de s'intéresser à des motifs déjà vus, quelconques même, mais je dirais plutôt qu'elle réussit habilement à donner du contraste et de la force à ces infimes événements qui composent toutes nos vies et surtout, à nous ramener à l'essentiel avec des finales magnifiques,

en une phrase, qui remuent, le plus souvent.

La première partie du recueil, « Le secret des coquillages », exploite différents thèmes liés au silence, à la marginalité ou à l'indicible, comme ce père qui avoue à son fils homosexuel qu'il l'est aussi mais qu'il a choisi de « vivre dans le mensonge » parce que la « vérité [n'est pas] toujours bonne à dire ». La deuxième, « Au quai des brumes », fait plutôt référence au caractère inusité de certains rencontres qui prennent au dépourvu et ébranlent, en corrigeant des impressions faussées. Quant à la troisième, « Dérives », elle clôt le livre en laissant une note d'espoir ou, tout au moins, de confiance, car elle met en scène des personnages embourbés et souffrants qui vivent des situations répétitives et latentes, mais qui finissent par trouver un espace qui leur convient, le plus souvent par l'entremise d'une rencontre qui ouvre des possibilités.

Les personnages ainsi que les histoires de Paquet sont authentiques et crédibles. Toutes ces voix, toutes ces diverses focalisations qui s'enchaînent les unes les autres font de ce recueil un livre aux tons multiples. Quantité de vies narées avec justesse, dépouillement et intensité sont exposées avec nostalgie, humour et vérité par divers instances de narration : des hommes, des enfants, des adolescents, des femmes... Une toute petite vague se lit comme l'on passerait un après-midi à discuter avec une amie que l'on n'a pas vue depuis un moment ; on soupire après que ce soit terminé, et l'on se dit que la vie tient à ces petits événements que l'on vient de se raconter, à ces bouées qui ponctuent notre existence et la renouvellent.

MAUDE POISSANT

## POÉSIE

## PIERRE DESRUISSEAUX

*Personne du plus grand nombre*

L'Hexagone, Montréal  
2003, 68 pages

Le plus étrange avec les poèmes de Pierre Desruisseaux, c'est qu'ils pourraient bien ne pas exister, si ce n'était du manque d'un mot, un seul, qui dirait tout mais qui n'existe simplement pas. Ces poèmes ne cessent de redire leur difficile accès à la parole. Ils ne s'écrivent qu'en regard des mots qui leur manquent : « Ma parole n'est pas encore née ° j'y habiterai après ma mort ° il me suffit de sauvegarder ° tous les mots de ce qui se ° dit et de ce qui s'écrit ° pour être ce qui fait de moi ° quelque chose ».

À partir de quel point du monde le poète écrit-il, pour que ces phrases – pourtant simples à première vue – nous parviennent dans un tel état formel, à mi-chemin entre le bavardage et la parole la plus nette ? La forme de ce poème est celle qu'il n'a pu trouver : « Oublié par les mots ° je ne t'ai pas vu ° jusqu'à maintenant ° j'avale cette séparation ° devant mes yeux j'avale ° ce vide je n'ai pas vu entre les mots l'oubli ° ce que j'ai vu c'est le mur ° d'avant le froid », que l'on pourrait remplacer, non sans quelque perversité, par : « Oublié par les mots, je ne t'ai pas vu jusqu'à maintenant. J'avale cette séparation. Devant

mes yeux, j'avale ce vide. Je n'ai pas vu, entre les mots, l'oubli. Ce que j'ai vu, c'est le mur d'avant le froid ». Dans cet entassement de mots et cette urgence à dire, mieux que de nous raconter le désordre du monde, quelqu'un semble écrire à partir du désordre, de l'autre et de l'ailleurs. Ces poèmes, on les dirait suspendus quelque part entre le non-dit le plus avide et le chant souverain. Il ne s'agit pas là d'un reproche. Ces poèmes sont beaux, au fond, parce qu'ils restent à écrire. Ils n'ont pas fini leur lutte contre eux-mêmes et contre le monde.

VINCENT CHARLES LAMBERT

## ÉLIZABETH VONARBURG

*Ailleurs ici*

Les Herbes rouges, Montréal  
2003, 64 pages

« À me crever les yeux les oreilles ° j'ai perdu les feuillées ° les lunes chavirées et les vents ° et les courants du limon ° aux fêtes insondables // sur mes talons ° les printemps se dressent ° comme des voiles coléreuses ° suis-je le lieu d'un seul paysage ? »

Ainsi quelqu'un écrit, qui est le lieu d'une perte et d'un questionnement. Il s'agit là d'un être dont les barrières qui le séparent du monde sont peu sûres, d'un être pluriel, traversé de part et d'autre par

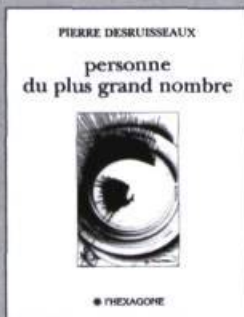
ce qui l'entoure. On notera que le poème entier est écrit au pluriel, à l'exception du dernier vers, isolé, où le sujet semble mêler le paysage qu'il a sous les yeux avec ceux qu'il garde en mémoire. L'idée même de pluralité s'accorde peu avec celle du paysage, ce dernier se présentant au contraire comme la partie

isolée, presque autonome, d'un tout. Or, comme l'être, le paysage demeure insaisissable. Il a peu de contours, et semble envisagé moins comme la partie isolée d'un pays que comme un espace transitoire, en perpétuel échange avec ce qui l'excède. Le lecteur est bien devant une pluralité de mondes, mais cette pluralité se réfère moins au paysage qu'à l'être qui l'observe.

La poésie d'Élisabeth Vonarburg laisse elle-même peu de prise. Ce qui entre dans le poème (comme dans l'être, comme dans le paysage) aurait bien pu ne pas s'y arrêter. Ce qui se trouve fixé là un instant ne fait que passer. Le poème n'est qu'un arrêt pour quelques mots, une pause dans la longue marche qui les mène vers on ne sait où.

VINCENT CHARLES LAMBERT

ÉLIZABETH VONARBURG  
AILLEURS ICI  
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



**Zola, explorateur des marges**

sous la direction de

VÉRONIQUE CNOCKAERT

*Études françaises*, vol. 39, n° 2 (2003)

Les Presses de l'Université de Montréal.

130 pages

Avec ce numéro de la revue, la responsable a réussi un coup de maître en réunissant certains des spécialistes les plus renommés dans le domaine des études zoliennes, et en choisissant un sujet passionnant : Zola comme explorateur des marges, tant physiologiques que sociales. Il est curieux de constater que le fil conducteur des articles ne fasse pas partie de toute étude sérieuse sur l'auteur, alors qu'il est à la base même de son œuvre. Si Balzac et Hugo, que Zola voulait toujours dépasser, ont abondamment traité dans leurs romans des différentes classes sociales, ils n'ont pas eu l'ambition de s'intéresser d'aussi près à ce qui constitue le centre même des *Rougon-Macquart* : les êtres, les lieux, les corps, jusqu'à la beauté physique des personnages qui peuplent la série.

Les contributions, d'une qualité exceptionnelle, donnent toutes matière à réflexion et, pour certaines du moins, des arguments afin de défaire des préjugés qui courent encore sur Zola. Ainsi Colette Becker reprend l'argument de Zola qui avait dit que, sans la Révolution de 1789, cette histoire d'une famille sous le Second Empire n'aurait pas pu être écrite. Car les Rougon prennent leur essor dans un faubourg de la ville de Plassans, en Provence, avec Adélaïde Fouque, l'inquiétante « tante Dide », orpheline à dix-huit ans, qui se moque des conventions en épousant Rougon, son jardinier. Puis, après avoir mis au monde un fils, elle perd ce mari lourdaud pour se compromettre, sous les regards médusés des commères, avec un braconnier, un ivrogne notoire, Macquart, de qui elle aura deux bâtards, nés en 1789 et en 1791, respectivement. Quand on sait ce que ces dates signifient dans l'histoire de la France, la série entière des romans se place sous une lumière très différente : l'origine de la famille coïncide avec un bouleversement sans précédent de la société et le début d'une ère nouvelle. Apparaissent en même temps les traits caractéristiques de ceux qui marqueront tout le XIX<sup>e</sup> siècle – les Rougon et leur appétit de jouissance et de pouvoir ; les Macquart et leur violence, l'ivrognerie ; les Mouret, les rêveurs, les hystériques. C'est dire que ce ne sont plus ceux qui s'alignent en ligne droite sur les canons de la morale bourgeoise, mais que

les *outsiders*, les marginaux imposent désormais leur volonté en subvertissant la nation, comme le fera, par exemple, Aristide Saccard-Rougou. Dans sa contribution sur *L'assommoir*, Jean-Pierre Leduc-Adine montre comment l'espace urbain dicte la vie de Gervaise et de ceux et celles qui l'entourent, tous ces marginaux qui ne comprennent ni la dynamique de Paris ni les transformations de la ville, même pas l'enfant-géant Goujet, pourtant le modèle de l'ouvrier tel que rêvé par le bourgeois. L'étude démontre clairement l'établissement des seuils et leur effacement progressif qui reflètent l'ascension et la chute de la protagoniste sur laquelle Zola s'est acharné comme il l'a fait rarement avec un autre de ses personnages féminins (pensons aux fins abruptes qu'il accorde à Renée [*La curée*] et à Nana). Mais les marges ne s'arrêtent pas aux lieux, elles touchent jusqu'au physique des Rougon, des Macquart, des Mouret et des autres, comme le souligne la responsable du numéro dans une fine et séduisante analyse des débuts de la famille jusqu'aux Clorinde, Nana, Laurence, révélant le fantasme zolien de la rédemption de la femme par un homme, reflet du peuple selon Jacques Pelletier, résigné et passif.

Un véritable bonbon de ce numéro demeure le « Dictionnaire abrégé des personnages zoliens » par Alain Pagès. Comme on sait, Ferdinand Chastenet en avait déjà conçu un pour la série et qui en constitue pour ainsi dire le vingt-et-unième tome ; Pagès traverse toute l'œuvre romanesque, en classant les personnages par des entrées comme « Adolescent », « Aristocrate », etc. Il est surprenant de voir que Zola a mis en scène plus de prêtres que de cocottes...

Pour terminer, Cnockaert a ajouté un document fascinant, l'« Hommage à Zola » par Céline, où l'auteur jette un regard sur le présent et le passé, sur un Zola qui croyait en la vertu tandis que cette croyance lui est interdite, lui qui a appris à ses dépens que « les mots d'aujourd'hui [...] vont plus loin qu'au temps de Zola ».

Ce numéro d'*Études françaises* doit s'ajouter aux ouvrages de référence des amateurs de Zola.

HANS-JÜRGEN GREIF

**JEAN DÉSY*****Nomades en pays maori******Propos sur la relation père-fille***

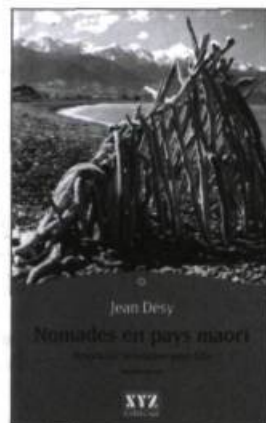
XYZ éditeur, Montréal

2003, 173 pages

Médecin, chargé de cours, écrivain (prolifère), philosophe, Jean Désy est aussi un globetrotter et un père de famille. Son dernier ouvrage, *Nomades en pays maori*, son dix-huitième si j'ai bien compté, est le récit d'un séjour qu'il a effectué comme médecin traitant (ou soignant) dans un hôpital de Wairoa en Nouvelle-Zélande. Mais ce séjour se transforme, après quelques semaines seulement, en véritable voyage qui le conduit, en compagnie de sa fille Isabelle, à travers ce pays fabuleux qu'il nous présente, non sans poésie, en décrivant au passage les paysages majestueux peuplés de montagnes et de volcans, en décrivant la faune qu'il croise sur son chemin, la flore qu'il prend le temps d'admirer, toujours en citant le nom scientifique des plantes ou des arbres, sans oublier les oiseaux, les poissons, les pierres et que sais-je encore qu'il sait rendre vivant sous sa plume, comme si on voyait à travers ses propres yeux.

Mais ce n'est pas là le plus fascinant de ce récit de voyage. Ce qui plaît encore davantage, c'est cette relation père-fille qu'il évoque au fil des pages, un père quelque peu gâteau, certes, mais aussi très attentif à sa fille devenue, sans trop s'en apercevoir, une femme, qu'il apprend à mieux connaître et à mieux comprendre, plus qu'une femme, une compagne de route, voire une confidente.

Ce qui touche encore le lecteur, c'est le parallèle constant que le médecin du Nord, du Grand Nord, qu'il a tant de fois chanté, établit çà et là entre les Inuits, qu'il connaît bien pour les avoir beaucoup fréquentés, et les Maoris qu'il découvre. S'il privilégie la relation entre sa fille et lui, il s'intéresse aussi aux rapports entre les Pakehas, un peuple de sédentaires, et les Maoris, des nomades, qu'il rapproche avec doigté et bon sens des autochtones du Québec dans leurs rapports avec les Blancs du Sud, comme il les appelle. Si Désy le nomade est conscient que « [l]a fusion sédentaire-nomade ne se fera probablement jamais », il espère « qu'un jour, au Québec, les gens des rives du Saint-Laurent comprendront



toute l'importance d'accepter les cultures amérindienne et inuite, de les valoriser et de leur donner les moyens de s'épanouir ». Selon lui, « [l]a culture québécoise sans ses forces autochtones ne peut survivre avec harmonie, parce que le pays lui-même s'est bâti sur ces forces-là, nordistes vagabondes et nomades » (p. 72). Aussi rêve-t-il « que les Amérindiens et les Inuits ne soient plus considérés comme des citoyens de seconde classe ou comme d'éternels assistés sociaux. Pour ce faire, poursuit-il, il faudra que les gens du Québec sudiste, d'où qu'ils soient, quelle que soit leur origine, acceptent de mettre sur un pied d'égalité la culture autochtone et la culture dominante » (*id.*).

Il y a bien d'autres passages, dans ce récit merveilleusement écrit, qui poussent le lecteur à la réflexion. Désy est un grand humaniste qui sait compatir à la douleur de son prochain, quelle que soit sa culture ou sa race. Son livre est un témoignage, qu'il faut méditer à petites doses, pour la richesse qui s'en dégage et pour tout ce qu'il contient de beau et de grave sur les rapports entre un père et sa fille, mais aussi sur la reconnaissance des peuples qu'on dit marginaux. On devrait le distribuer dans les centres où l'on traite les pères malhabiles avec leurs enfants, et aussi dans les milieux politiques : il saurait ouvrir les yeux à tous ces gens incapables de comprendre les autres et de les aimer comme les aime Jean Désy.

AURÉLIEN BOIVIN

## ROMAN

FERNAND BELLEHUMEUR

*Le sixième et le neuvième*Éditions Trait d'union, Montréal  
2003, 181 pages

*Le sixième et le neuvième* est le troisième roman de Fernand Bellehumeur. Cet auteur natif de l'Abitibi-Témiscamingue avait publié en 1996 *Partir*, puis *La bande des quatre, Ils étaient cinq*, en 2000. Ce qui frappe, dès l'abord, au sujet de son dernier-né, c'est ce qu'offre le paratexte, qui s'avère des plus évocateurs : l'illustration de la couverture laisse voir une jeune fille plutôt exhibée et le titre de l'ouvrage, pour sa part, se veut plutôt suggestif, les chiffres six et neuf étant porteurs d'une forte connotation sexuelle.

C'est qu'il faut savoir que le court roman de Bellehumeur raconte l'adolescence de Jean-Louis Laverdure et, surtout, la découverte de son corps et des pulsions qui lui sont inhérentes. Le récit s'ouvre sur un

des nombreux épisodes de voyeurisme du jeune homme qui, accompagné de son cousin Marcel, épie Mademoiselle Bolduc, la servante, qui permet à son insu la découverte de la *généralité féminine*. Tout au long du roman, c'est aux désirs et aux fantasmes de Jean-Louis qu'assiste le lecteur. De part en part, le texte décrit les scénarios qu'imagine l'adolescent, d'abord avec Mademoiselle Bolduc, puis avec sa cousine Rita, puis avec Natalie (femme imaginaire qui apparaît au cours de ses premiers rêves érotiques), et enfin avec Florence, celle qu'il perçoit comme sa future épouse.

Il faut attendre le mitan du roman pour qu'apparaisse un semblant d'intrigue : Jean-Louis entre au collège. Quittant son village natal, il entreprend des études qui le feront se questionner sur la possibilité de devenir prêtre. Il faut savoir que l'histoire se déroule vraisemblablement au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, au moment où l'enseignement est encore régulé par le clergé, et que la mère de Jean-Louis, l'âme de la famille, souhaite ardemment que son fils ait la vocation – d'autant plus que c'est le curé du village qui paie ses études, le père de Jean-Louis étant inapte au travail en raison de son obésité. Jean-Louis doit donc vivre la dualité qu'impliquent, d'une part, la possible vie de prêtre et, d'autre part, les désirs sexuels que la religion associe au mal, au péché. C'est d'ailleurs une fois que l'on prend connaissance de l'importance du thème religieux dans ce récit que l'on apprend, au cinquième chapitre, la véritable signification du titre de l'œuvre : plutôt qu'un clin d'œil salace, il est question des sixième et neuvième commandements – autre présence de la dualité religion/sexualité. Ainsi Jean-Louis doit réfléchir à son positionnement vis-à-vis de ces lourdes exigences : « Impudique point ne seras de corps ni de consentement » et « L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement ».

Bref, le roman de Bellehumeur se veut très léger, voire trop par moments. Jusqu'au séjour de Jean-Louis au collège, le lecteur n'assiste qu'aux séances d'onanisme du personnage principal, au point de ressentir l'impression d'être de trop... Voilà un personnage à qui la testostérone sert d'unique carburant, jusqu'au moment où décède sa bonne mère et où il constate qu'il n'a pas la vocation ; un personnage qui ne convient pas à toutes les machines, du moins certainement pas aux véhicules que sont l'enseignement secondaire et même collégial...

STEVE LAFLAMME

C. T. BERTHIAUME

*Le bonheur sans queue ni tête*Les Éditions Marchand de feuilles,  
Montréal, 2002, 146 pages

Disons-le d'emblée, C. T. Berthiaume signe un roman qui va renverser les grands préceptes de croissance personnelle : comme le titre de l'œuvre l'indique, le bonheur est sans queue ni tête. Tenons-nous-le pour dit.

Pourtant, Jules, le protagoniste de l'œuvre, trouverait bien la sérénité en se faisant yogi ou disciple de l'école zen, puisque la tempête du siècle ne sera pas seulement climatique mais aussi existentielle. Un matin, Jules se réveille en plein cauchemar, « une arme bactériologique braquée sous le nez » (p. 7). N'ayez crainte, il ne s'agit pas d'un fusil chargé de munitions pathogènes, mais d'un test de grossesse qui s'avère positif. Ce mauvais tour joué par le destin – comment peut-il être père alors que Marie n'a pas omis d'avaler chaque jour sa pilule contraceptive ? – retourne le quotidien de l'entourage du jeune couple. Alors que Jules entame sa journée, le blizzard souffle sur l'harmonie qui orchestrait les relations entre les divers personnages. Nul n'échappe à la tourmente : de la belle-mère du héros qui vit un drame en passant par son psychanalyste imbu de lui-même, par son meilleur ami gay, par son père, par Madeleine (la séduisante infirmière qui tend ses filets autour de lui), par Jean (l'ancien amant de Marie, qui tente de la reconquérir) jusqu'à Marie, son idole impure et contemporaine qui porte le fruit de leur union : tous les personnages subissent les ravages de la tempête. Après l'intempérie, la naissance de la salvatrice divine lave les protagonistes de leurs péchés et restaure la paix.

Nous l'aurons deviné, C. T. Berthiaume revisite la sainte famille et la démythifie : les saintes icônes descendent de leur piédestal et se frottent à la saleté du monde. L'auteur du *Bonheur sans queue ni tête* dessine des caricatures modernes. Ses coups de crayon précis brosent un portrait fidèle d'une société où tout se rapporte au plaisir charnel. En outre, l'auteur propose une réflexion juste sur la condition masculine et sur la paternité. Néanmoins, une question demeure irrésolue : le bonheur est-il sans queue ni tête ? Peut-être. Toutefois, et pour notre plus grand plaisir, l'œuvre de Berthiaume l'est assurément.

NADIA BRICAULT

LYNN COADY

*Les saints de Big Harbour*

traduit de l'anglais par

CHARLOTTE MELANÇON

Leméac, Montréal

2003, 415 pages

Deuxième roman de Lynn Coady – écrivaine déjà nommée « meilleure auteure de moins de trente ans » par la Authors Association/Air Canada –, *Les saints de Big Harbour* refait, d'une manière qui le rattache au réalisme américain, l'univers clos, dur et violent, d'une petite ville de Nouvelle-Écosse, dans la première moitié des années 1980. Maîtrisant parfaitement l'art du détail révélateur, décrit souvent avec une minutie presque naturaliste, et l'habileté de la construction psychologique des personnages et du maniement intelligent de la perspective narrative, Coady propose, dans des touches à la fois vigoureuses et tendres, une méditation grave sur la dégradation des valeurs humaines à la fin du millénaire, sur la quête de la pureté et de la dignité dans un monde aliéné, fatigué.

La technique du découpage permet à l'auteure de décrire des événements décisifs, initiatiques, survenus dans la vie de ses personnages (dont plusieurs adolescents), au cours d'une année (1982-1983). Comme un autre Holden Caulfield, Guy Boucher, le personnage principal du roman, doit faire l'apprentissage de la dureté du monde, tout en gardant sa candeur. L'amour, l'amitié, la recherche d'un modèle à suivre et les multiples tentatives d'échapper à la tyrannie de son oncle Isadore sont autant d'épreuves dans son cheminement vers une sagesse prématurée. Son premier amour, innocent et chaste, se transforme en une histoire violente, douloureuse, car la jeune fille dont il pense être amoureux l'accuse de la harceler, ce qui déclenche dans la petite communauté une véritable chasse aux sorcières, obligeant Guy à quitter temporairement l'école et à se réfugier dans la maison de sa sœur.

Les modèles à suivre se présentent sous l'apparence du frère de sa mère, Isadore Aucoin, ex-joueur de hockey ayant raté sa carrière et devenu alcoolique invétéré, ou bien d'Alison Mason, professeur de littérature anglaise à l'école où Guy étudie et compagnon de beuverie d'Isadore, tous les deux avatars d'une figure paternelle depuis longtemps absente de la vie du garçon (Kenzie, son père, rejoint, peu après son mariage, le monastère où se tiennent les réunions des Alcooliques Anonymes). Au nombre des valeurs démythifiées par le roman, l'image du père

manqué représente, à côté de celle de la famille, un topos de prédilection : psychiquement fragile, souvent alcoolique (comme Kenzie ou le papa de Pam Cormorant), incapable de comprendre ses enfants ou bien d'assumer des responsabilités à l'égard de ceux-ci, la figure paternelle est finement surprise par Coady dans ses points vulnérables. À leur tour, les adolescents du roman sont trop sensibles, déjà fatigués par le manque de sens de la vie et impuissants face à une sorte de fatalité qui régit leurs existences ratées. Seul Guy réussit à ne pas se perdre et à garder sa droiture d'esprit : l'image finale, où il construit, à côté de chez son beau-frère, une nouvelle remise, représente le signe d'un commencement, d'une vie qui a trouvé son chemin.

Le roman s'impose par la création de deux figures mémorables, très vivantes, d'alcooliques : Aucoin, intelligent et charismatique, mais brutal et incapable d'assumer son existence ratée, et Mason, l'alcoolique inoffensif, mélancolique, qui réussit finalement à retrouver sa dignité. D'ailleurs, dans la petite communauté oubliée par le monde, l'arène et la taverne sont les seuls endroits où l'on peut faire preuve de sa virilité.

Coady réussit ainsi à peindre l'image authentique d'un univers situé loin du monde déchaîné, mais miné à l'intérieur même de son apparente stabilité par des problèmes graves. Le rythme large, le changement opportun de perspective narrative (qui alterne entre la vision subjective de la première personne assumée par Guy, et la vision neutre d'un narrateur impersonnel), la suggestion d'un monde aliéné et la création de personnages mémorables font des *Saints de Big Harbour* une véritable réussite.

DENISA OPRÉA

YING CHEN

*Querelle d'un squelette avec son double*

Boréal, Montréal

2003, 162 pages

Dans la suite de ses romans, de *L'ingratitude* en passant par *Immuable* et *Le champ*, c'est une morte vivante qui revient sans cesse, éternellement cherchant une solution à l'impossible union du corps et de l'âme. Toujours elle accusait le sort dans un monologue désespéré, en quête d'une oreille prêtant foi à son histoire. Ici, dans *Querelle*, elle a finalement trouvé cet autre moi, une femme, son double, *physiquement*, qui l'appelle. Elles s'étaient rencontrées déjà, sans jamais se parler. L'autre connaît tout des vies antérieures de la morte, jusqu'au mari A.,

elle comprend le désir de la morte de changer ses existences afin de trouver le repos. Mais elles sont séparées : pendant que l'une prépare une réception pour A., son double est enseveli sous les décombres de sa maison, les jambes broyées, avec comme seule protection une table qui s'affaisse lentement et menace de la tuer. Alors elle appelle la morte à son secours : c'est la vie qui lance des cris, impérieusement. Mais l'autre ne répond pas, se bouche les oreilles devant cette vie qui ne coïncide avec la sienne que parce que son corps lui ressemble, ce peu de chose, fragile, voué à la mort. La morte se méfie de la vivante puisqu'elle avait connu le même dérapage, cet instant d'inattention où son existence a basculé à jamais. Même si son double pouvait sortir de sa prison souterraine, elle ne serait plus la même, brisée, anéantie, difforme et, surtout, dissemblable à la morte. Voilà une des raisons qui paralysent la morte et l'empêchent de décrocher le téléphone pour dire aux secouristes où se trouve son double. Mais la plus importante est sans doute celle-ci : la morte ne supporte pas qu'une autre prenne sa place dans la vie quotidienne, faite de mirages, de mensonges, qu'elle usurpe son existence jusqu'à l'apparence. Le dialogue entre la vie et la mort reste sans issue et sans réponse.

Personne ne saura qui des deux aura le dessus : la mort impossible ou la vie improbable.

Mais la mort se fatigue de mener un semblant de vie – elle tourne en rond, essuie échec après échec lors de ses expériences à travers le temps qui ne se mesure plus. Si la vie, la vraie, celle qui a besoin de nourrir le corps, ne veut pas abandonner la lutte, la factice, elle, finira par s'éteindre, comme celle de Gregor Samsa ou du chasseur Gracchus. À la fin, aucune des deux ne saura qui est la véritable morte : « Nous ne sommes pas sûres de savoir, n'est-ce pas, laquelle de nous est l'ombre, laquelle est l'objet » (p. 117). Voilà que Chen pose à nouveau la question au sujet de l'identité, comme elle l'avait fait depuis *L'ingratitude*, sans y répondre mais en soulevant d'autres problématiques au sujet de notre vie, vraie ou fausse, et toujours plus inquiétantes d'un roman à l'autre.

HANS-JÜRGEN GREIF



**PAULE CONSTANT***Sucre et secret*

Éditions Gallimard, Paris

2003, 228 pages

À la façon d'une courteline, Paule Constant a composé son dernier roman, *Sucre et secret*, en épisodes juxtaposés. Cette forme sert l'intrigue, car elle donne au lecteur l'impression de suivre la narratrice dans une quête de vérité qui se construit au fil des rencontres, témoignages et confidences de la part de différents sujets impliqués dans l'affaire. L'affaire en question, c'est celle de David Dennis, un Américain du Nord condamné à la peine de mort pour viol, torture et assassinat d'une jeune étudiante de Virginie. L'amorce du roman nous montre une narratrice qui ne soupçonne en rien qu'elle va vivre une telle aventure : elle est invitée à titre d'écrivaine-associée dans la prestigieuse université de Rosebud où elle doit discuter sur la question de la peine de mort. Dans ce milieu, la jeune victime, Candice, symbolise la pureté. L'accusé n'en paraît que plus monstrueux et sa condamnation, d'avantage légitime aux yeux des parents et amis de la victime, et ce, malgré la validité douteuse des preuves s'élevant contre lui. Suivant sa curiosité et son intuition – qui tend à disculper Dennis –, la narratrice découvre graduellement des liens entre la mort de Candice et certains rites d'initiation dus par les dirigeants des universités, cette élite en apparence bien-pensante. Sa rencontre avec la mère de Dennis, Martha, et son acolyte Rosario l'entraîne dans une terre d'espoir et de désenchantement. L'arrivée de ces deux femmes ouvre la porte au glauque qui sous-tend la majeure partie du roman puisqu'elle coïncide, dans la *fabula*, avec la visite des lieux troubles du questionnement continu, de l'ambiguïté du réel. « Vous vous attachez donc ? lui avais-je demandé, découvrant un autre risque du métier, s'attacher, comprendre, innover, devenir amie, tomber amoureuse ». La narratrice emploie un ton qu'elle dit neutre mais d'où, graduellement, perce une charge émotionnelle. Cette subjectivité est alimentée par la bataille qu'elle mène avec Martha et Rosario pour la vérité et la vie dans ce pays d'emprunt qui clame à tous, depuis toujours, être terre de liberté. Cette subjectivité se nourrit également des découvertes de fraudes et de truquages que les trois femmes font au fil de leurs recherches au sujet du procès au terme duquel Dennis a été incriminé. Les haut placés des universités de Rosebud et de Stone savent habilement faire de David

Dennis l'incarnation du mal et de la perversion. L'ambivalence éloquent de la narratrice provoque un sentiment similaire chez le lecteur qui cherche lui aussi, à sa façon, à remonter aux sources, à faire éclater la vérité et la justice au grand jour. Finement, le temps de la *fabula* se resserre et le lecteur est à même de sentir l'urgence de la situation. Simultanément, il craint et anticipe la fin.

Avec art, Paule Constant a su cerner l'équivoque d'une condamnation à mort en y incorporant différents points de vue : ceux du banc de l'accusé, les accusateurs et les autres, comme la narratrice, qui tentent de poser pied sur un terrain peut-être miné. La fluidité de l'écriture (syntaxe claire) et la relative facilité du vocabulaire employé font de ce roman un bon divertissement.

SOPHIE ROCHEFORT

**BERNARD COUËT***L'étrange histoire de Monsieur Paul*

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2003, 273 pages

Bernard Couët est un auteur connu de récente date. Il a commencé à publier en 1999. Mais il s'est imposé par la publication, *coup sur coup*, des quatre premiers tomes d'une saga pseudo-historique ayant pour cadre l'histoire politique du Québec de 1953 à 1987. Un cinquième tome serait en préparation, alors même que ses ouvrages ont été retenus pour être portés à l'écran. Couët fait aujourd'hui une incursion fortuite du côté du suspense. Et, il faut bien le constater, cette nouvelle expérience s'avère plutôt convaincante. L'auteur y manifeste des talents certains pour l'élaboration d'une intrigue serrée et pour l'organisation romanesque.

On ne saurait résumer la totalité du livre sans du même coup en dévoiler la conclusion et priver ainsi le lecteur de son plaisir. Disons simplement qu'au moment où s'amorce le premier chapitre Florence, la fille de Paul Lacroix, a été assassinée dans l'appartement où elle venait d'emménager. Les soupçons se portent sur un petit ami récemment éconduit cavalièrement, contre qui les preuves demeurent insuffisantes. Somme toute l'histoire s'annonce banale, mais connaît des développements inattendus et se complexifiera étonnamment en cours de route. Dans sa recherche de la vérité, Paul Lacroix est amené, d'une part, à analyser son propre passé et, d'autre part, à faire la dissection du cheminement personnel de Florence. Le récit fait

appel non seulement aux faits vécus, mais également à des moyens qui relèvent du fantastique.

Le mélange des genres doit être mis sur le compte des faiblesses. Il s'avère pourtant fort utile pour la présentation des personnages. Couët exploite aussi à bon escient les manifestations surnaturelles pour soutenir l'intérêt ; et le lecteur demeure sur un doute quant à la part du rêve dans ces manifestations, de sorte que la vraisemblance n'en souffre pas excessivement.

Le roman se déroule selon un développement linéaire, dans un temps très court. Il comporte toutefois de nombreux retours en arrière, dans un passé antérieur à l'action. Le lecteur est ainsi amené à prendre contact avec une très longue période où il pourra découvrir les racines et les motivations profondes des personnages.

Les amateurs de suspense apprécieront certainement *L'étrange histoire de Monsieur Paul*. Si les premières lignes sont peu prometteuses, si l'intrigue semble quelquefois prendre des orientations plus ou moins pertinentes par rapport au sujet, le goût de poursuivre demeure constant. Et la conclusion se charge d'assurer scrupuleusement la convergence de tous les éléments. L'auteur a le souci de refermer tous les tiroirs qu'il a ouverts au fil du développement. Les deux personnages principaux sont consistants. Ils suscitent la sympathie, même dans leurs faiblesses ou leurs perversités.

Couët pratique une écriture efficace qui se prête bien à la narration. Il ne donne certes pas dans le grand style ; ses phrases sont plutôt courtes et directes. Elles sont pourtant bien équilibrées, faciles à lire, et elles assurent au récit un rythme rapide, bien adapté au genre et à un enchaînement de péripéties animé d'une forte cadence.

CLÉMENT MARTEL

**LISE DEMERS***Le poids des choses ordinaires*

Les Éditions Sémaphore, Montréal

2003, 184 pages

Avec la parution de son quatrième roman, *Le poids des choses ordinaires*, Lise Demers lance les Éditions Sémaphore, baptisées ainsi d'après un recueil de Gilles Hénault. Cette nouvelle maison se donne pour mission de publier des œuvres à caractère social, politique ou philosophique. Aux dires de l'éditeur, le nom « Sémaphore » rappelle l'image d'un être humain ouvert sur le monde, « envoyant des signaux de communication » afin de présenter les choses autrement et de susciter la réflexion. Le récit de Demers res-

pecte d'ailleurs ce mandat, et dans un style particulièrement délectable.

Le drame, dans l'ensemble fort improbable, prend place dans un univers indéfini et habité par des personnages plus grands que nature. Ceux-ci répondent à des catégories sociales et psychologiques déterminées : Marceau, l'universitaire mégalomane, Vincent, le ministre corrompu, Édouard, le journaliste engagé, et Catherine, la tragédienne fragile. En épigraphe, l'écrivaine présente une citation d'Alfred Jarry tirée de *Ubu Roi* : « Cette action, qui maintenant va commencer, se déroule en Pologne, c'est-à-dire Nulle Part ». En somme, il importe peu à Demers de calquer la réalité. Elle tend plutôt à montrer les effets pervers de la quête de pouvoir. L'intrigue, réduite à sa plus simple expression, se veut une lutte opposant le Mal – les politiciens, les intellectuels, les capitalistes – et le Bien – les socialistes-démocrates, fervents défenseurs du bien-être public. Ce schéma actantiel s'enrobe de la relation trouble qui unit les protagonistes.

Les quatre mousquetaires sont liés par un lourd secret qui, depuis l'enfance, colmate les brèches d'une amitié déficiente. Leurs orientations professionnelles, devenues des choix personnels fièrement défendus, les ont progressivement éloignés, voire divisés. Ils respectent toutefois leur promesse de silence sur cette journée à « la ferme à Blondeau ». Du moins jusqu'à ce qu'Édouard, fidèle à ses idéaux de jeunesse, fasse indirectement éclater la vérité dans un pamphlet et une conférence de presse incendiaires. Les hautes sphères sociales, intellectuelles et politiques en seront secouées, affaiblissant au passage l'intégrité et la crédibilité de Marceau et de Vincent.

Que reste-t-il de notre lecture ? Le sentiment que, malgré l'énormité des rebondissements, le roman soulève un fond de vérité dans le portrait dressé du contexte sociopolitique. Notamment lorsque l'auteure, faisant référence à l'ancien premier ministre, nomme celui-ci le « Tyrann ». À vous de rattacher le personnage à la personne.

VIVIANE ASSELIN

#### **BENOÎT DUTEURTRE**

##### *Service clientèle*

Gallimard, Paris  
2003, 94 pages

Deux ans après avoir obtenu le prix Médicis pour *Le voyage en France*, Benoît Duteurtre nous convie cette fois au pays de la Cogeca – une entreprise où converge toute une série de marques : Cogeca-finances, Cogecaphone et Cogecanet –,

afin de découvrir les bas-fonds et les méandres du *Service clientèle*.

Satire d'un monde censé se moderniser avec l'avènement des nouvelles technologies, le dernier roman de Duteurtre présente un quadragénaire plongé dans l'univers des standards automatisés, des mots de passe et des produits bancaires. En raison de la perte de son téléphone mobile, le protagoniste, désireux d'annuler son abonnement, tente d'entrer en contact avec la direction du service à la clientèle de la Cogecaphone. Ainsi commence un enchaînement d'attentes téléphoniques, de renvois et de discussions avec des préposés aliénés par l'apprentissage de formules répertoirees et inadéquates aux questions des clients : « Après avoir appuyé plusieurs fois sur la touche étoile, après avoir patienté au tarif élevé, après plusieurs prises de bec avec des employés [...] je remontaï avec acharnement la hiérarchie de cette entreprise » (p. 18-19). Le long périple de cet homme dans ce labyrinthe infernal se solde finalement par une découverte qui le force à cesser la lutte : il apprend que la directrice du service à la clientèle, Dominique Delmare, n'existe tout simplement pas.

Loin de se douter que cette annonce n'est que le début de ses mésaventures et de ses désillusions, il entreprend alors un voyage en Amérique. Incapable de repousser son vol de retour et d'utiliser sa carte de crédit en cette terre inconnue, les faux choix du consommateur lui apparaissent désormais plus réels.

De retour en France, il ne lui reste plus que trois jours pour rédiger une enquête sur les quadragénaires qui refusent de vieillir. *Internet devient donc la panacée* de sa procrastination, mais également sa volonté de s'isoler du monde. Après les mots de passe erronés et la connexion gratuite qui lui refusent l'accès au réseau, il se retrouve bien malgré lui abonné à un service haute vitesse avec la Cogecanet.

C'est alors qu'il décide de reprendre le combat, lui qui refuse d'être la vache à lait de la Cogeca, mais, cette fois, c'est en personne qu'il entreprend de le faire. Dans la salle d'attente du bureau des réclamations, entouré d'une fille qui sanglote et d'un vieil homme indigné du traitement qui lui est réservé, il découvre rapidement les objectifs de l'entreprise : « vendre le plus possible avec un minimum de suivi » (p. 65).

Avec *Service clientèle*, Duteurtre plonge le lecteur dans un univers qui lui est

familier, mais qui, trop souvent, l'indiffère. Ce bref roman témoigne habilement de la nostalgie d'une époque où l'avancement n'était pas nécessairement synonyme de convergence et de déshumanisation.

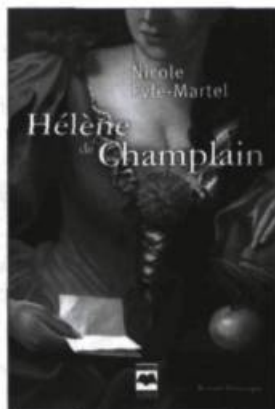
FRANÇOIS MARCOTTE

#### **NICOLE FYFE-MARTEL**

##### *Hélène de Champlain*

Tome I : *Manchon et dentelle*  
Hurtubise HMH, Montréal  
2003, 700 pages

L'imposant premier tome d'*Hélène de Champlain*, un roman historique qui relate la « vie romancée » d'Hélène Boullé, contrainte à l'âge de douze ans d'épouser l'explorateur Samuel de Champlain de beaucoup son aîné, mais « folle d'amour » pour l'apprenti pelletier Ludovic Ferras, marque la venue à l'écriture de Nicole Fyfe-Martel. Couvrant les années 1610 à 1618, les sept parties du livre (elles-mêmes subdivisées en plusieurs courts chapitres) racontent tour à tour les premiers émois amoureux de la jeune « rebelle qui n'avait d'autre intérêt que l'écriture et le dessin » ; le mariage forcé de la « fille honorable qui doit servir les intérêts de sa famille » avec le sieur de Champlain, « prestigieux personnage que les parents tenaient en haute estime » ; les ébats et l'alliance secrète d'Hélène et de son amant ; l'exhérédation de l'héroïne par son père et la difficile cohabitation avec l'autoritaire mari ; « la réclusion de la grossesse honteuse », les bonheurs et les désillusions de la passion. Jusqu'à la sixième section, qui nous ramène au prologue, le récit se présente comme une grande analepse : « Une nuit, il m'aura fallu une nuit pour me souvenir... Ludovic, l'histoire de notre amour... murmurai-je. De juin 1610 à décembre 1615 en une nuit... ». Le roman s'achève sur l'embarquement des Champlain à bord du *Saint-Étienne* en partance pour la Nouvelle-France. En terre d'Amérique, Hélène restera pendant quatre ans avant de devenir religieuse ursuline à Paris et de fonder un monastère dans la ville de Meaux ; c'est cette nouvelle portion de l'existence de l'héroïne que le second tome du roman, à paraître en 2004, viendra éclairer.



Bien que partiel et en grande partie inventé, le portrait qu'offre ici Fyfe-Martel a le mérite de rappeler à notre mémoire une figure féminine importante de l'Histoire canadienne dont on ne sait encore aujourd'hui que peu de choses. Grâce aux conseils avisés de divers spécialistes et à une recherche minutieuse dont font notamment la liste biographique des personnages historiques et la bibliographie, la romancière peint un tableau d'époque englobant. Au fil de l'histoire sont évoqués les guerres de religion qui ont conduit à l'assassinat d'Henri IV, l'accession au trône de Louis XIII, l'exil de la régente Marie de Médicis, les efforts de Champlain et de ses associés pour l'établissement d'un monopole des fourrures et la colonisation de la Nouvelle-France, « pays plein de promesses, où tout est à découvrir, à inventer, à construire ». Le tout est raconté dans une langue simple dénotant le souci pédagogique de l'auteure, enseignante à la retraite, qui souhaite visiblement s'adresser à un vaste lectorat.

Si le sujet s'avère original, le traitement est plutôt conventionnel. Le livre s'inscrit dans la plus pure tradition du roman historico-sentimental et ne procède pas autrement des œuvres récentes du genre (telles *Les dames de Beauchêne*, *La belle Angélique*, *Les fils de la cordonnière*) qui visent la réhabilitation des femmes du passé canadien-français. Le récit est truffé de réflexions féministes : « Notre société était implacable : « Les filles sont nées pour obéir », me répétait Noémie. Mais il y avait en moi une force qui rebutait tous ces assujettissements ». « Comment une femme pouvait-elle porter un enfant, lui donner vie, pour ensuite l'abandonner à une autre ? [...] Pourquoi me fallait-il accepter sans condition les mœurs dénaturées de mon époque qui faisait si peu de cas de ses enfants ? » « Si seulement nous avions un droit de parole en politique, Mesdames ! » La sororité est aussi un des fils conducteurs d'*Hélène de Champlain*. Autour de l'héroïne se crée toute une communauté de femmes complices de son adultère (la tante Geneviève, la nourrice Noémie, la salonnière Madame de Valerand, la servante Ysabel et même la mère Champlain !). Au plan formel, la romancière va cependant plus loin en privilégiant l'unique point de vue de sa protagoniste et en lui accordant la pleine narration du récit qui se rapproche ainsi du journal intime ou des souvenirs. En dépit des scènes de querelles et de réconciliation répétitives, de certaines coïncidences curieuses et de quelques anachronismes, le roman est divertissant et enrichissant.

MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS

#### GILLES JOBIDON

##### *La route des petits matins*

VLB éditeur, Montréal  
2003, 138 pages

Gilles Jobidon est devenu écrivain sur le tard. À 52 ans, il vient de publier son premier roman, *La route des petits matins*. Voulait-il laisser macérer ses idées ? Attendait-il la maturité littéraire ? Chose certaine, le temps a bien fait les choses, puisque le roman s'est vu décerner le prix Robert-Cliche, en novembre dernier.

*La route des petits matins* relate le parcours d'un réfugié de culture sino-vietnamienne après la chute de Saïgon. Le protagoniste, résidant à Cholon, le quartier chinois de Saïgon, envie l'Amérique au point de rêver de s'y retrouver. Nombre de fois dans le roman, le narrateur évoque les villes américaines que convoite le personnage principal : San Francisco, Los Angeles, New York, autant d'endroits où il est possible de trouver la liberté – « *freedom* », comme le mentionne le narrateur, se moquant de la prononciation orientale du « r ».

L'intérêt du roman de Jobidon réside en ce qu'il s'agit d'un texte d'une grande valeur poétique. En fait, il convient de parler de prose poétique dans ce cas. Les métaphores sont nombreuses, inspirées sans doute de la sagesse que l'on reconnaît aux Orientaux. Plusieurs aphorismes enrichissent également la musicalité du roman. Même sur le plan visuel, l'ouvrage reflète ce souci poétique : quelques chapitres sont courts (celui de la page 96 ne compte qu'une seule phrase) et la page 91 est marquée du mot « nuit », reclus au bas de la page.

La narration est assumée par un narrateur homodiegétique qui se permet de tutoyer le protagoniste – d'ailleurs, le lecteur ressent une évidente sympathie, voire une proximité entre ce narrateur et le futur réfugié. Ce narrateur très discret, presque absent – il ne signale sa présence en fait que tôt dans le récit –, se trouve vraisemblablement en Amérique, où il attend l'arrivée de l'exilé : « Tu ne sais pas les mots de ma langue. Leur musique t'est encore étrangère. Pourtant, c'est à toi, c'est toujours de toi que je parle jusqu'à la fin de l'âme » (p. 15).

Jobidon affectionne la culture asiatique et laisse voir qu'il a beaucoup lu, comme le trahissent les nombreuses références aux auteurs asiatiques qui parsèment le texte. L'auteur avoue d'ailleurs à la fin de l'ouvrage s'être appro-

prié les dictons et les proverbes de Mozi, de Guan Zi, de You Xue, de K'ung Tzu, de Zhuangzi, de San Shi Liu Ji, de Lao-Tseu. Quand il affirme que l'écriture lui est une ouverture sur la richesse du monde, on comprend qu'il possède déjà une part de cette richesse, ayant plongé tête première dans l'univers asiatique et s'étant documenté auprès de quelques personnes-ressources qu'il remercie à la fin du roman.

*La route des petits matins* est un ouvrage plus introspectif qu'actif qu'il faut lire comme un recueil de poèmes, par bribes. Alors que le sujet du récit pourrait laisser anticiper une suite de péripéties qui dévalent chacune des pages à toute vitesse et se lisent sur le bout de son siège, le lecteur se surprend au contraire à consommer l'histoire d'une évocation comme il savoure une tasse de thé, tout en douceur. Jamais l'exil n'aura été aussi zen.

STEVE LAFLAMME

#### JACQUES LAZURE

##### *Les oiseaux déguisés*

VLB éditeur, Montréal  
2003, 168 pages  
Collection « Fictions »

Scénariste pour la télévision et auteur de littérature jeunesse, Jacques Lazure a déjà publié un recueil de nouvelles, *La valise rouge*, et un roman, *Le jardin froissé*. Avec *Les oiseaux déguisés*, il nous transporte dans un univers décalé fait de mots, de musique et de mystères, dans lequel les personnages oscillent entre la vérité parfois décevante et la beauté irréelle des souvenirs confus.

Chaque mercredi, Julie vient lire de la poésie à son oncle Bernard interné à la Grande Maison, persuadée que les mots rendront la parole à cet ancien virtuose de la guitare classique, grand voyageur et écrivain, qu'on a retrouvé quelques années plus tôt amnésique, errant comme un clochard dans un parc de Lisbonne. Elle voudrait tant comprendre ce qui a pu anéantir cet excentrique qui, lorsqu'elle était petite, lui a ouvert l'esprit sur un monde irréel, magique... Mathieu, un employé de la Grande Maison, observe le « couple », attendri. Amoureux de Julie et des années soixante, il semble tout désigné pour aider Julie à remonter les pistes qui la mèneront à la vérité et qui la délivreront du dragon. Un peu à la manière d'un roman policier, des





brises de ce que fut l'existence de Bernard émergent d'un parc de Cambridge où les *lightfools* vivent juchés dans les arbres, puis d'un petit village portugais bordé par l'océan. Les quêtes de Julie et de Mathieu, entrecoupées des hallucinations de Bernard, nous plongent dans l'univers troublant de la maladie mentale, un univers nimbé de poésie, de musique pré-psychédélique et d'amour. On sent d'abord qu'on a affaire à un auteur de littérature jeunesse, trop transparent, trop attentionné envers son lecteur, trop « père-poule », qui a tendance à multiplier les clichés. Mais le sentiment s'estompe, au fur et à mesure qu'on évolue entre les profondeurs des souvenirs de Bernard et le désir de Mathieu de combler le vide entre Julie et Bernard, pour remplir celui entre Julie et lui-même. Une agréable métaphore du désir contradictoire que chacun porte en soi, celui de connaître sa propre vérité sans en briser la magie du mystère.

CATHERINE PARADIS

#### SONIA MARMEN

##### *Cœur de Gaël : la vallée des larmes*

Les éditions JCL, Chicoutimi  
2003, 543 pages

Une évidence s'impose : *Cœur de Gaël : la vallée des larmes* de Sonia Marmen est un roman d'amour comme il s'en fait déjà beaucoup, signe qu'il connaîtra sans doute un bon succès en librairie.

En fait, ce roman contient tous les ingrédients du best-seller : amour, intrigue, aventure, et, bien entendu, toile de fond à caractère historique (l'Écosse de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle). C'est ainsi que Marmen dépeint la rencontre d'une jeune Irlandaise (Caitlin Dunn) et d'un Écossais highlander hors-la-loi (Liam Macdonald), tous deux victimes de l'intolérance des forces anglaises. À cette trame principale s'ajoutent de courtes leçons de gaélique, une brève introduction relatant les événements marquants de l'époque et un certain intérêt pour le quotidien des Highlanders.

Bien entendu, ce mélange (amour et histoire) demeure un choix judicieux et sera certainement apprécié par bon nombre de lecteurs et de lectrices. Le succès de plusieurs best-sellers québécois des dernières années le prouve hors de tout doute. Pensons par exemple aux *Filles de Caleb* d'Arlette Cousture, à « La trilogie du bonheur » de Marie Laberge ou encore aux « Fils de la liberté » de Louis Caron.

Malheureusement, *Cœur de Gaël...* n'est pas parfait. Le roman se perd trop souvent dans une surenchère de clichés. Les stéréotypes de la forte (mais fragile) jeune

femme et du beau (ténébreux, torturé, mâchoires anguleuses, cheveux fauves...) hors-la-loi relèvent des lieux communs de la littérature et du cinéma. Il en va de même pour le récit qui, d'un chapitre à l'autre, s'embourbe dans les poncifs : le vilain de service (Lord Dunning) qui mérite son châtement, les méchants voleurs qui se révèlent être en fait de chics types, les deux frères

amoureux de l'héroïne, le valeureux Highlander au douloureux passé... C'est ainsi qu'on ne peut s'empêcher de sourire lorsque l'on apprend que le très masculin Liam Macdonald a pour monture rien de moins qu'un étalon noir répondant au nom de *Tempête*. Sans oublier la présence de phrases telles que « Le vent s'était levé à l'extérieur », ou encore de dialogues creux comme : « " Anna, soleil de mon ciel, tu es mon feu ", gémit Liam en la possédant d'un coup de reins. " Je t'aime ", murmura la femme en plantant ses ongles dans les épaules d'acier ».

*Cœur de Gaël...* n'est pas un mauvais roman d'amour pour autant. Il n'empêche que les faiblesses recensées diminuent de façon indéniable l'intérêt du lecteur pour l'œuvre. La récurrence des clichés laisse une impression de déjà-vu qui ne peut que nous faire espérer que la maturité et le temps sauront guider Sonia Marmen lors de l'écriture de ses prochains romans.

LOUIS ROUSSEL

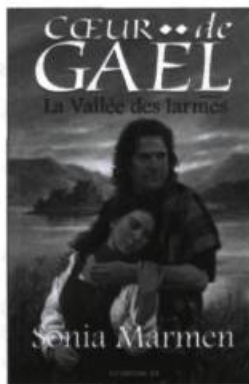
#### PATRICK MODIANO

##### *Accident nocturne*

Gallimard, Paris  
2003, 148 pages

Dans un parcours destiné à la découverte des liens tissés entre le présent et le passé, il est facile de se perdre. Le parfum d'éther de l'enfance brouille les pistes : les souvenirs et les rêves deviennent nébuleux. Patrick Modiano tente, dans *Accident nocturne*, son dix-huitième roman, de tracer des ponts dans le temps, de réveiller des fantômes d'enfance. Il se soumet à l'obsession du parcours et de la quête dans une ville où fument les mystères.

C'est une Fiat couleur vert d'eau qui a heurté le jeune homme à l'aube de ses vingt et un ans. C'était la nuit, place des Pyramides, dans ce Paris des années 1960. Malgré les apparences et le choc d'un tel accident, cet événement, la rencontre avec cette femme blonde conjuguée au passé et au présent, tend à lui



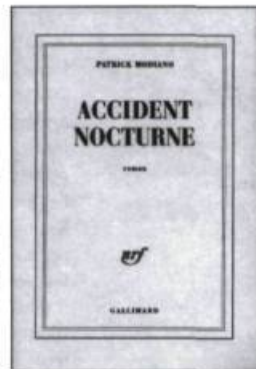
révéler le sens de son existence. Entouré de personnages symboliques et résolument essentiels à la constitution de son itinéraire, il souhaite démystifier l'accident dont il a été la victime cette nuit-là, mais aussi il y a quinze ans, lors de circonstances semblables. « L'éternel retour », doctrine d'un gourou rencontré dans un café, se manifeste dans la vie de cet homme sans

nom qui vagabonde à travers le nom des rues, des parcs, des villages de son enfance et de son Paris secret. C'est un parcours fait d'allers et de retours. Comme si chaque incident était l'écho d'un événement passé. Et cet accident place des Pyramides a ouvert une brèche dans la vie de ce jeune homme : il est venu installer le calme dans la tourmente d'une existence linéaire.

Les lecteurs de Modiano ne seront pas déçus de retrouver dans ce narrateur tout le trouble des autres personnages romanesques de l'auteur français à succès. Le poids donné aux mots et l'écriture musicale où les noms des lieux connus et inconnus de Paris donnent vie au décor s'apprécient grandement dans ce roman en clair-obscur. On suit ce jeune homme qui se trouve à « l'âge où la vie se referme peu à peu sur elle-même », entre la réalité fugitive du passé et du présent. On avance et recule dans ce récit topographique rappelant le *Nadja* d'André Breton. Comme le narrateur, on se perd à travers le nom des rues, les numéros de téléphone, la répétition des détails et dans la trame intemporelle de l'action. C'est une profonde ivresse, au parfum d'éther, qui embrouille le lecteur et le porte à des réflexions étonnamment philosophiques.

*Accident nocturne* ne révolutionne pas le genre, reprenant le fil bien défini des autres œuvres de Modiano. Toutefois, sa lecture ne déçoit pas, car la justesse de l'écriture, la lenteur tendue de l'action, comme si nous étions cet homme blessé à la cheville qui arpenté les ruelles le menant aux traces de son passé, mystifient le lecteur. C'est là que réside la force de l'œuvre : il est difficile et futile de la résumer, car c'est dans le trouble et le non-sens du récit que réside son intérêt. La réalité fuit : rêves et faits se confondent.

MARIE-NOËLLE BLAIS



FRANCINE NADON

*Nyagataré*

Lancôt éditeur, Outremont

2003, 194 pages

« La souffrance des autres est supportable » : l'épigraphe de *Nyagataré*, premier roman de Francine Nadon, ancienne coopérante au Rwanda pendant les trois années qui ont précédé le génocide de 1994, préfigure les deux volets du livre : le drame collectif d'un petit pays africain, le Rwanda, dévasté par la guerre interne entre les ethnies Tutsi et Hutu et ignoré par la communauté internationale, et le drame individuel de Pauline Moreau, une Québécoise de 40 ans, conseillère en développement rural, pour laquelle le choix de carrière implique sa séparation d'avec François, l'homme de sa vie, qui refuse de la rejoindre en Afrique.

Les deux parties du livre, équilibrées du point de vue de la structure, mais englobant chacune une durée inégale du temps de l'histoire, relatent des événements passés entre octobre 1990 et mai 1991. Le groupe de Canadiens réunis autour du consulat de Kigali et travaillant, en temps de paix, à côté des gens du pays pour le développement rural, sont surpris par le conflit sanglant qui secoue le Rwanda et forcés de lui tenir tête. Leurs efforts ne peuvent pas s'appuyer sur une implication ferme de la communauté internationale : en épilogue, on apprend que, après trois ans d'héroïsme solitaire, les ressortissants étrangers sont évacués et le pays est ravagé par le génocide.

Bien qu'écrit à la troisième personne par une auteure qui, d'une manière implicite, veut faire preuve d'objectivité par rapport aux événements relatés, le roman ne se distingue en rien d'une longue série de récits témoignages/confessions (un témoignage/confession mal masqué dans le cas de Francine Nadon) et fait usage de nombre de stéréotypes aussi bien au point de vue de la construction que, surtout, de la problématique (condition de la femme, famille, couple, situation des pays pauvres, nouvel humanisme, etc.).

La figure de Pauline Moreau focalise toutes les énergies romanesques : elle est l'incarnation parfaite du modèle rêvé par les féministes – brillante d'énergie, de volonté, d'indépendance et, n'est-ce pas, de séduction, avec en plus cette fidélité à l'égard de l'homme aimé, qui la rejoint au Rwanda après maintes tribulations et des retrouvailles dignes d'un spectacle télévisé, et des réactions qui l'« humanisent » (coincée à *Nyagataré* et pensant qu'ils vont tous mourir, Pauline fait l'amour avec Laurent, le directeur rwandais du projet en développement rural, marié et père de fa-

mille, avec lequel elle entame ensuite une relation).

Ce sont les états d'âme et les crises – superficielles, stéréotypées, car, en tant que femme d'action, Pauline n'a pas le temps de sonder les profondeurs abyssales de son moi, profondeurs d'ailleurs auxquelles l'auteure s'entête à nous faire croire à tout prix – surgies dans l'existence de Pauline qui régissent la matière du roman. Malgré l'implication et l'attachement maintes fois réitérés du personnage, le drame du pays est perçu comme à travers un rideau protecteur, l'auteure ne possédant pas la force nécessaire pour rendre vivante une réalité douloureuse. La promenade de Paul et de Pauline, à côté de leurs amis français, dans le parc d'Akagera, est significative de ce point de vue, de même que la trop évidente dichotomie qui sous-tend la spatialité du roman (à l'espace paradisiaque, exotique, du Rwanda, s'oppose son image dévastée par la guerre ; à l'espace lointain, dépaysant, s'oppose l'espace familier que Pauline redécouvre dans la maison de sa mère, ou bien, à un autre niveau, l'antagonisme espace civilisé/espace barbare).

Ainsi assiste-t-on, dans *Nyagataré*, à un curieux phénomène de désir d'identification de l'auteure avec le personnage qu'elle crée : d'une manière visible, Francine Nadon a du mal à couper le cordon ombilical qui la maintient reliée à Pauline, sa propre projection trop mise en vedette pour qu'elle soit crédible. Ajoutons à cela un style souvent coupé, s'efforçant de rendre les méandres d'un *stream of consciousness* pour la plupart inexistantes, et on aura le livre parfait pour les vacances : assez encourageant pour un début.

DENISA OPREA

CAROL NÉRON

*Rebecca*

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2003, 470 pages

Carol Néron aura mis quatorze ans avant de proposer au lecteur une suite à son premier roman, *Rosalie*, publié en 1989. En fait, il ne s'agit pas à proprement parler d'une suite mais plutôt d'un développement, qui vient compléter par les deux bouts l'intrigue imaginée par l'auteur.

Ainsi une première partie de *Rebecca* se situe en 1960, alors que la seconde prend place en 1999. L'une fait revivre la prime adolescence du personnage principal, Abel Dillon, dans son petit village planté au milieu de la nature sauvage, à quelques kilomètres de Beaumont, ville moyenne qui fait office de métropole dans ce coin de pays. On y voit naître le mons-

tre que deviendra le jeune homme, aux prises avec ses instincts sanguinaires irrésistibles. Dans la deuxième moitié du roman, c'est la poursuite de Rosalie Richard par le tueur, malencontreusement amoureux de sa victime, qui prend de nouveau la vedette. Pendant des années, le psychopathe a écumé l'Amérique du Nord, notamment la Nouvelle-Angleterre, jonchant son parcours d'exécutions meurtrières. Il se sent maintenant l'obligation de rentrer à Beaumont pour parachever son œuvre destructrice et s'acharner à nouveau sur celle qu'il a jadis épargnée par sentimentalisme.

*Rosalie* était un thriller impressionnant, tant par sa construction que par son développement élaboré. Il en est de même de *Rebecca*. L'action est présentée selon différents points de vue. L'auteur prend le temps de décrire en détail ses personnages, qui sont nombreux et qui illustrent une variété de penchants de la nature humaine. Les grandeurs de l'homme autant que ses vicissitudes sont étalées largement, dans des portraits soucieux de fouiller le moindre recoin.

Aussi pourrait-on reprocher quelques longueurs au roman. Il faut reconnaître néanmoins que les développements ne sont pas de nature à décourager le lecteur, au contraire. L'intrigue est savamment dosée, de manière à soutenir le suspense, à perpétuer l'intérêt jusqu'à la fin. Et de nombreux commentaires qu'il faut bien attribuer à l'auteur lui-même, autant que les analyses psychologiques, atteignent à une profondeur plus qu'acceptable, compte tenu du genre. De plus l'intrigue comporte une foule d'événements, de péripéties et de rebondissements, de sorte que le lecteur en a pour son argent. Car l'imagination de Néron est remarquable et il ne semble nullement s'essouffier à mesure que l'intrigue se développe. Le dénouement, cependant, survient un peu abruptement et sa vraisemblance est discutable. Les quatre ou cinq dernières pages semblent vouloir en finir avec le meurtrier, et les moyens mis en œuvre à cet effet sont faibles en proportion des compétences que le personnage a démontrées précédemment dans la poursuite de ses activités.

Le style de Néron n'a certainement rien à envier à celui des auteurs de suspense. En fait, il dépasse résolument les attentes qu'on entretient généralement lorsqu'on aborde ce genre d'ouvrage. Nous avons affaire à un écrivain en possession de tous ses moyens, qui a d'ailleurs obtenu ses galons comme journaliste et comme éditorialiste. Il est nécessaire aussi de souligner le climat de forte sensualité qui caractérise plusieurs scènes ; l'érotisme est manié avec doigté et rete-

ne ; il ne tombe jamais dans la vulgarité ou l'exhibitionnisme auxquels la littérature contemporaine se sent trop souvent obligée de sacrifier.

Sans doute est-il un peu tôt encore pour supputer l'accueil que le roman recevra du public. Le premier roman de Néron a connu une carrière somme toute enviable, dans son édition originale chez JCL, d'abord, puis dans celle qu'a réalisée en France Maxi Livres qui a déterminé une modeste pénétration du lectorat européen de masse. Ce second livre témoigne d'une maîtrise que le premier n'atteignait pas. À l'occasion d'entrevues rapportées par les médias, l'auteur n'a pas caché son intérêt pour la transposition cinématographique de ses ouvrages. Nous devons convenir qu'il ne s'agit pas d'un rêve farfelu et qu'il y a là tous les ingrédients d'un bon film.

CLÉMENT MARTEL

#### PASCAL QUIVIGER

##### *Le cercle parfait*

L'instant même, Québec  
2003, 180 pages

Fort de succès critique obtenu en 2001 avec son recueil de nouvelles *Ni sols ni ciels* (finaliste pour les prix Anne-Hébert et Odyssée), Pascale Quiviger revient avec un premier roman qui nous fait vite oublier les froids hivers québécois. *Le cercle parfait* est un livre d'où émanent la chaleur et la lumière de l'Italie profonde, pays que l'auteure originaire de Montréal connaît bien pour s'y être installée, il y a quelques années, afin d'y enseigner la peinture et le dessin. Le roman, parsemé çà et là de références à l'art pictural, prouve d'ailleurs au lecteur qu'il est difficile de dissocier complètement le travail d'artiste de celui d'écrivain.

*Le cercle parfait* raconte l'histoire de Marianne, une Québécoise qui, de retour d'un voyage en Italie durant lequel elle est tombée amoureuse de Marco, un homme solitaire et autodidacte, décide de tout laisser derrière elle afin de refaire sa vie auprès de lui, dans son village natal. Pour elle, « l'Italie, c'est le fait de trouver une fontaine à l'exact moment de la soif » (p. 16) et c'est pour cette raison que l'exil semble représenter sa seule bouée de sauvetage, l'unique possibilité d'enfin pouvoir accéder à l'instant présent. Marianne réalise toutefois qu'il est difficile, voire impossible, en tant qu'étrangère, de s'immiscer dans le



microcosme autonome que constitue ce village clos, et ce, sans en perturber l'équilibre. Il est encore plus ardu de tenter de faire sa niche dans le cercle parfait que représente l'existence de Marco et à l'intérieur duquel elle ne peut jamais véritablement trouver sa place. Pourtant, même si cette relation amoureuse est vouée à l'échec dès le départ, Marianne découvre que ce n'est qu'en passant par celle-ci que sa vie pourra enfin prendre son envol.

La grande force de ce roman réside dans sa capacité à dépayser le lecteur. Quiviger éveille nos sens en adoptant une écriture qui sait transmettre les fines saveurs de l'Italie et « le soleil rose et pâle d'un lent dimanche sur une *piazza del Duomo* » (p. 17). Par ses riches descriptions qui se consacrent tout autant à l'architecture des bâtiments qu'au pouvoir patriarcal, *Le cercle parfait* s'impose comme un véritable traité (poétique) de savoir-vivre sur les mœurs et les habitudes des villageois italiens. Mais ce livre de Quiviger est aussi le récit magnifique de la renaissance d'une femme qui réussit, par l'entremise de la douleur amoureuse, à s'approprier son identité. S'ajoutent à tout cela un soupçon de mysticisme ainsi que quelques belles métaphores prenant racine dans les grandes fresques italiennes de Cimabue et de Giotto, éléments qui contribuent à faire de ce premier roman une œuvre originale et agréable à lire.

JULIEN DESROCHERS

#### DONNA TARTT

##### *Le Petit Copain*

Traduit de l'anglais  
par ANNE RABINOVITCH  
Éditions Plon, Paris  
2003, 608 pages

La parution en 1993 du premier roman de Donna Tartt, *Le Maître des illusions*, fut un événement mondial. Considérée comme un prodige, cette toute jeune écrivaine (elle avait commencé son roman à 19 ans et avait mis dix ans à l'écrire), nous transportait alors en territoire yankee, dans un univers de mystère et de conspiration. Souvenez-vous : six jeunes universitaires surdoués et de bonne famille, parlant entre eux le grec ancien, versent dans l'horreur après une bacchanale en l'honneur de Dionysos. C'est son mélange de suspense et d'érudition ainsi que la remarquable des-

cription de la psychologie des personnages qui créent la puissance dramatique de ce premier roman de 700 pages et expliquent son grand succès.

*Le Petit Copain* arrive dix ans plus tard, espéré par le public et « attendu » par la critique. L'histoire se déroule cette fois dans le Sud américain. C'est le lieu d'origine de l'auteur, qui y restitue des images de son enfance : un univers de femmes élégantes, sociables et cultivées, le soleil brûlant du Mississippi, les serpents lovés dans les fossés, le snobisme décadent des vieilles familles du Sud, les injustices sociales et raciales. L'héroïne est une fillette de 12 ans qui a grandi entourée de sa grand-mère, de ses grands-tantes, de sa sœur Allison, de sa mère et de Ida, la servante noire. Harriet est décrite comme hautaine, arrogante, intrépide et têtue, une enfant exaspérante pour les adultes à qui elle s'adresse. « Une présence perturbatrice dans la maison des Cleve », explique la narratrice. Depuis qu'elle est toute petite, Harriet se passionne pour l'archéologie. Peut-être est-ce à cause de cette « prédisposition » qu'elle deviendra celle qui cherche à exhumer le crime affreux qui a marqué l'histoire familiale et l'a découpée, dix ans plus tôt, en un *avant* et un *après* : Robin, neuf ans, le frère aîné de Harriet, a été trouvé pendu à un arbre derrière la maison familiale, le jour de la Fête des Mères. Le coupable n'a jamais été identifié, et il est devenu un personnage fantasmagorique, un Mystérieux Vagabond que les gens d'Alexandria prétendent encore voir rôder des années après la mort du garçon. Harriet n'a pas connu Robin, mais « dans son esprit, son frère évoluait tel un prince dans les salles de son palais perdu ». Car si « entre eux, les Cleve aimaient à évoquer les événements même mineurs de leur histoire familiale, [...] aucun artifice du récit des Cleve ne pouvait effacer ni atténuer cette horreur », raconte la narratrice. « Cette amnésie volontaire, poursuivit-elle, avait empêché la mort de Robin d'être traduite dans le doux langage familial qui aplanissait les énigmes les plus douloureuses ». Cela se passait donc comme si la tragédie n'avait jamais eu lieu. Harriet conçoit le projet de venger la mort de son frère : elle questionne, enquête, étudie les photographies des albums de famille, harcèle ceux et celles qui ont connu Robin, ceux qui étaient présents ce jour-là. De pistes en pistes,



elle est entraînée, avec son fidèle copain Hely, dans la découverte d'un monde sinistre et menaçant composé d'adultes tarés, de criminels dangereux et de prédicateurs fanatiques. Elle croit enfin avoir découvert le coupable, un jeune mafrot bien connu dans la petite bourgade, et elle met en œuvre un plan destiné à le châtier.

Pour résumer, je dirais que ce deuxième roman de Donna Tartt est la radiographie d'une société tranquille, conservatrice et nostalgique de son passé glorieux se heurtant aux manifestations violentes d'individus asociaux et cruels qu'elle a elle-même engendrés. Cette violence s'insinue petit à petit dans le récit pour nous offrir un dénouement d'une intensité dramatique que certains jugeront outrancière. Certaines péripéties sont du même goût, particulièrement celle de l'attaque au cobra menée par Harriet et son petit copain Hely contre le présumé meurtrier de Robin ; une scène tout à fait extravagante qui nous fait hésiter entre le rire et l'épouvante.

Pas de doute : on ne s'ennuie pas avec madame Tartt. Elle possède un souffle narratif remarquable, sait mener les dialogues de façon brillante et décrit la psychologie de ses personnages avec maestria. Son troisième roman est en route. Date de publication ? Peut-être pas avant 2013... si tout se déroule normalement.

ARLETTE PILOTE

**DAI SIJIE*****Le complexe de Di***

Paris, Gallimard

2003, 346 pages

Après le succès de son premier roman, *Balzac et la petite tailleuse chinoise* (2000), qui a depuis été traduit en 31 langues, Dai Sijie revient avec un roman qui a remporté le très convoité prix Femina 2003. D'origine chinoise, il est établi en France depuis 1984 et écrit directement en français, langue dont il admire la justesse et la musicalité, tout comme Muo, le personnage principal de son deuxième roman. *Le complexe de Di* raconte l'histoire de ce Muo, un anti-héros dans la quarantaine, maladroit, myope et laid, fêru de psychanalyse. Très tôt, on apprend qu'il est investi d'une étrange mission : sa bien-aimée, Volcan de la Vieille Lune, a été emprisonnée pour avoir pris des photographies compromettantes et la seule façon de la délivrer est d'offrir un pot-de-vin à un juge corrompu. Or, le Juge

Di, chargé de l'affaire, n'a que faire de l'argent (il en a déjà trop) ; il exigera plutôt de Muo qu'il lui rapporte une chose précieuse, dont la valeur n'a d'égale que sa rareté : une vierge, dont Di pourra tirer l'essence Yin, l'énergie sexuelle qui renforcera sa vitalité. Peu informé de la chose sexuelle (lui-même est encore vierge), Muo se fera psychanalyste ambulancier afin d'interpréter les rêves des femmes qu'il croisera et déterminer si elles sont vierges ou non. Mais bientôt cette quête deviendra la sienne et Muo verra s'éveiller sa propre sexualité.

Construit à la manière d'un roman initiatique, *Le complexe de Di* propose une réflexion sur la psychanalyse de Freud et de Lacan en même temps qu'une critique de la Chine contemporaine qui, à l'image du protagoniste, est à la fois très moderne et très enracinée dans l'ancien régime. La quête surannée, un brin chevaleresque que poursuit Muo l'amène à constater que, comme le soutenait son maître Freud, le monde est sexe ; ce sont principalement les pulsions sexuelles qui régissent l'esprit et les actions humaines. Le récit progresse ainsi par le biais d'analyses psychanalytiques (dont celles des rêves, surtout) qui amènent le lecteur à jouer à l'apprenti psychanalyste. On ne peut non plus s'empêcher de repérer dans le récit les symboles phalliques (l'échelle, le train, la cheminée de l'usine, les fusils et les concombres de mer) et d'évoquer les références freudiennes à la pulsion de mort, le sexe étant souvent lié à la mort dans le récit (la première vierge que rencontre Muo est embaumeuse et...veuve). On relève aussi le cas du Juge Di, tyran sanguinaire qui prend un malin plaisir à exécuter les condamnés à mort, souffrant d'un terrible complexe d'autorité et trouvant sa jouissance ultime dans le pouvoir.

*Le complexe de Di* a des qualités évidentes, dont celles de présenter des personnages complexes, originaux et d'introduire une réflexion critique sur la Chine contemporaine. Lorsque Sijie est retourné en Chine après plusieurs années pour tourner le film *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, il dit avoir été marqué par la présence persistante de la corruption, tare qu'il croit irrémédiable parce qu'intimement liée aux mœurs chinoises. C'est donc à travers le personnage de Muo, petit homme naïf, curieux et idéaliste, emmêlé dans les fils de la justice chinoise, que Sijie questionne la Chine contemporaine et tente d'exposer le complexe mécanisme de la mentalité chinoise, prise entre modernité et tradition. La quête de Muo provoquera des réminiscences de la dynastie des Ming et celle des Yuan, de la

Chine communiste, de la terrible Révolution culturelle (et de l'Index) et un examen du capitalisme sauvage actuel. Cette critique acerbe de la Chine, particulièrement de la Chine communiste, est amenée de façon subtile à travers les maladroites de Muo et l'humour grinçant, satirique dont l'auteur a su imprégner son récit. À titre d'exemple, citons cette scène totalement a-romantique où Muo embrasse une jeune vierge et qu'une de ses dents, noire et branlante, s'égaré dans la bouche de cette dernière.

On peut cependant reprocher au roman son inégalité et sa trame parcelleuse, qui présente des épisodes qui semblent avoir pour prétexte d'illustrer le caractère chinois, un peu à la manière d'un guide touristique. Mais ces digressions ajoutent parfois au plaisir de la lecture, comme c'est le cas de l'exquise « note de l'auteur aux lectrices chinoises qui se préparent au mariage » : « Tu es rentré, monsieur le juge ? [...] Ne demandez jamais à un homme d'où il vient ni ce qu'il a fait. Jamais. Constatez seulement le fait, sous forme de question, témoignant non seulement de votre sollicitude envers lui, mais aussi que son retour est une sorte de merveilleux miracle que vous ne parvenez pas à croire » (p. 318).

*Le complexe de Di* est non seulement un bon divertissement, mais une critique humoristique, audacieuse de la mentalité chinoise. Plus encore que l'expression stylistique (qui n'est pas particulièrement fine ni même originale), c'est sans doute l'audace de l'auteur que le Femina a voulu récompenser. C'est aussi cette audace qui nous fait réellement apprécier ce roman qui a le bonheur de ne pas trop se prendre au sérieux.

CHANTALE GINGRAS

**JEANNINE TESSIER*****La veuve de l'artiste***

Les éditions JCL, Chicoutimi

2003, 554 pages

Troisième roman de Jeannine Tessier, *La veuve de l'artiste* est une véritable saga familiale qui s'étend sur une vingtaine d'années, si on exclut l'Épilogue. L'intrigue raconte l'histoire de Léon-Marie Savoie, un riche industriel et homme d'affaires de la région de Saint-Germain, non loin de Rimouski, qui, après la mort de son épouse et celle de ses cinq enfants, encore au berceau, décide de refaire sa vie avec la belle Hélène, chapelière de profession et veuve de l'artiste sculpteur Édouard Parent. Véritable bâtisseur, Savoie ne se contente pas de reconstituer sa cellule familiale – sa nouvelle épouse lui donnera deux enfants,



en plus des deux qu'elle lui apporte de son premier mariage –, il donne, bien appuyé par son épouse, vie et gagne-pain aux habitants de la Cédrière, un quartier du village qu'il a lui-même mis sur pied après y avoir installé une scierie et diverses autres industries qui emploient presque tous les hommes disponibles de cette petite communauté tissée serrée. La population, reconnaissante, apprécie son apport au développement de son village en lui faisant un jour l'honneur d'une grandiose réception au cours de laquelle on immortalise son nom sur une plaque commémorative qu'on fixe sur la devanture d'un de ses immeubles qui font la gloire de son patelin.

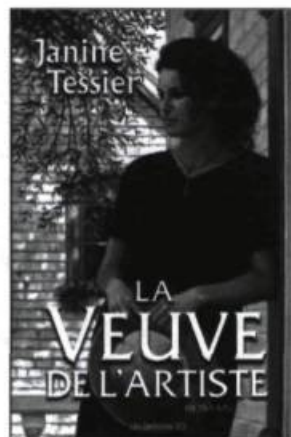
S'il met l'accent sur cet homme, d'une rare qualité, qui s'est constamment dévoué pour sa communauté, le roman suit aussi à la trace l'action et l'engagement de la belle Hélène qui refuse de jouer un simple rôle de figurante ou de soutien auprès d'un homme qu'elle admire. Elle

entend bien, comme femme, épauler son mari, mais sans négliger pour autant sa carrière. Aussi met-elle tout en branle pour devenir une véritable femme d'affaires, traçant ainsi la voie à d'autres femmes qui ont voulu participer à l'évolution de la société en prenant une part active à son développement et en s'engageant à fond pour améliorer le sort des plus démunis. C'est ainsi qu'il faut comprendre son geste, une fois son mari malade, de construire des appartements qu'elle louera à prix raisonnables à des gens souvent mal logés en raison de leurs revenus souvent faibles. Et sans son Hélène, Léon-Marie Savoie n'aurait jamais eu le succès qu'il a connu.

Sans être une œuvre féministe, *La veuve de l'artiste* témoigne de la lutte des femmes pour obtenir reconnaissance à une époque où on les ignorait en les confinant dans leur cuisine, avec les titres d'épouses et de mères, responsables de l'éducation de leurs progénitures.

Réaliste, le roman de Jeannine Tessier, rempli de nombreuses péripéties qui relancent constamment l'action et suscitent l'intérêt du lecteur et de la lectrice, est d'une lecture agréable et d'une écriture soignée, de belle qualité. Une ombre au tableau, cependant : se peut-il qu'un homme et un couple connaissent des destins aussi tragiques ? Si oui, il nous faut nous réjouir de la chance que nous avons.

AURÉLIEN BOIVIN



#### MARIO VARGAS LLOSA

##### *Le paradis – un peu plus loin*

Gallimard, Paris, 2003, 531 pages

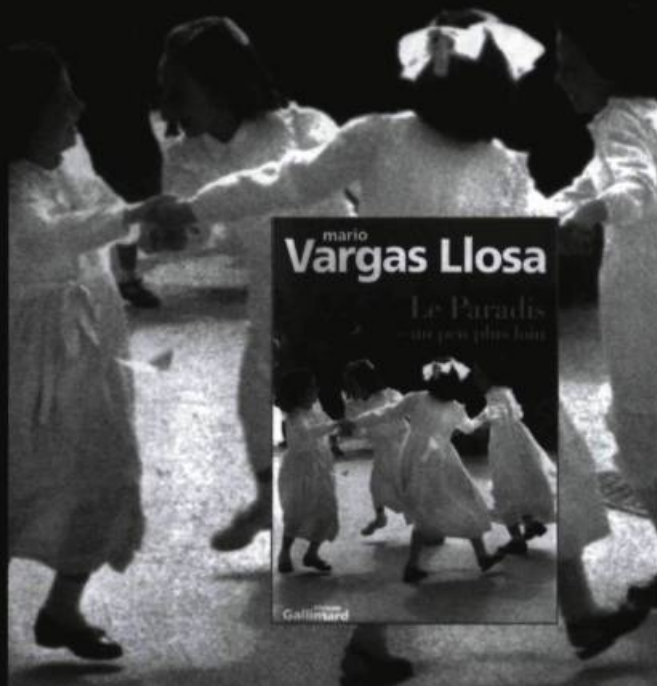
Mario Vargas Llosa est de ces écrivains qui interrogent les motivations de personnages confrontés à la grandeur et à la décadence, deux notions qui semblent inséparables. Après *La fête au Bouc* (2002), où la fiction collait à l'histoire du dictateur dominicain Trujillo, il continue dans la veine historique en proposant, dans son dernier roman, *Le paradis – un peu plus loin*, deux histoires menées en parallèle : celle de Flora Tristan et celle de son petit-fils, Paul Gauguin.

Les deux personnages ont en commun bien plus qu'un lien de parenté qu'ils n'ont jamais vécu, Tristan étant déjà morte à la naissance de Gauguin : ils sont de grands idéalistes. La vie de l'une comme celle de l'autre n'ont trouvé de sens que lorsqu'ils ont initié une vision nouvelle – et utopique – du monde. Pour Tristan, c'est l'engagement politique, alors qu'elle milite activement pour l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, base d'une nouvelle société sans exploitation, qu'elle décrit dans son livre *L'union ouvrière*. La tâche est tout, sauf aisée, dans la France de Louis-Philippe ! Quant à Gauguin, la découverte de l'art primitif est au cœur de sa vision artistique. Ses séjours prolongés à Tahiti ou aux Marquises devaient lui permettre d'atteindre la vérité qu'il imaginait cachée dans les traditions maories, qu'il supposait ne pas avoir été contaminées par le contact avec l'Occident. Peu de temps après son arrivée à Tahiti, il prend le nom de Koké en même temps qu'il choisit de vivre avec une indigène, pour mieux prendre ses distances avec la communauté coloniale. Malgré sa déception de ne pas trouver trace de cannibalisme, ou de ne pas rencontrer d'indigènes tatoués, il découvrira dans la liberté sexuelle des Maoris une inspiration qui a fait sa renommée.

Le parcours du petit-fils et celui de la grand-mère ont bien des points de rencontre : la part du rêve, bien sûr, avec la solitude qui accompagne les personnages en quête d'absolu ; la maladie longtemps combattue ; et une mort prématurée (respectivement, à 45 et à 41 ans). Il faut toutefois, malgré ses assises biographiques sérieuses, se garder de lire cette double histoire comme une vie de Tristan et Gauguin. Mario Vargas Llosa a l'habitude d'affirmer que la vérité se trouve dans le mensonge. Il importe peu de distinguer le réel de l'imaginaire dans le roman de l'auteur péruvien : puisque Flora Tristan et Paul Gauguin sont devenus des personnages de roman, tout ce qui leur arrive est donc nécessairement vrai.

GILLES PERRON

*Mario Vargas Llosa continue dans la veine historique en proposant, dans son dernier roman, Le paradis – un peu plus loin, deux histoires menées en parallèle : celle de Flora Tristan et celle de son petit-fils, Paul Gauguin.*



J. K. ROWLING

*Harry Potter et l'Ordre du Phénix*

Gallimard, Paris, 2003, 975 pages

Après plus de 250 millions de copies vendues à travers le monde et deux films parmi les plus lucratifs de l'histoire du cinéma, le populaire héros jeunesse Harry Potter reprend du service dans un cinquième tome plus volumineux que jamais (975 pages) : *L'Ordre du Phénix*.

D'emblée, soulignons que l'étiquette « roman jeunesse » ne semble pas très bien coller à *L'Ordre du Phénix*. Beaucoup plus sombre que ses prédécesseurs, ce tome plonge Harry Potter au cœur d'événements desquels sont souvent exclus le ludisme et la légèreté auxquels J. K. Rowling nous avait habitués. D'un roman à l'autre, Harry et ses amis vieillissent. C'est ainsi qu'à leur maturation psychologique vient se joindre une maturation de leurs aventures. En outre, la fin du quatrième tome, *La coupe de feu*, annonçait déjà un durcissement du ton, notamment avec sa scène de messe noire lors de laquelle un personnage se mutilait une main afin de ressusciter le maléfique Lord Voldemort.

C'est ainsi que *L'Ordre du Phénix* met en scène un Harry Potter âgé de 15 ans, colérique, aux angoisses nombreuses et hanté par le souvenir du meurtre de l'un de ses camarades (*La coupe de feu*). Obligé comme à l'habitude de passer ses vacances estivales chez les Dursley, Harry est plus qu'ébranlé lorsque lui et son cousin sont attaqués en pleine rue par deux Détraqueurs (êtres démoniaques capables de briser l'esprit de leurs victimes). Cette intrusion du monde magique dans celui des Moldus (non-magiciens) ne peut être reliée qu'au retour de Lord Voldemort. Mais cette fois, Voldemort n'est plus l'ombre errante qu'il était. Il a retrouvé tous ses pouvoirs et est en voie de se constituer une véritable armée du mal. Bien entendu, peu de sorciers semblent prendre cette menace au sérieux. Tandis que la *Gazette du sorcier* discrédite les rumeurs de ce retour, le ministère de la Magie, qui voit en Poudlard l'origine de tous ces racontars, croit bien agir en confiant la direction de l'école de sorcellerie à une inquisitrice.

Bien sûr sont présents les thèmes qui ont fait d'Harry Potter son succès : l'amitié, la trahison, l'affrontement entre le bien et le mal, et les questions raciales (sang pur/sang impur). Mais Rowling va plus loin en offrant plusieurs réflexions sur des sujets complexes, tels les rouages du monde politique, l'univers des médias et, plus étonnant encore, la folie (épisode troublant de la visite d'un institut psychiatrique). À cela il faut ajouter les premières déceptions amoureuses de Harry et la mort d'un personnage central. *L'Ordre du Phénix* est un roman émotionnellement dur qui risque de ne pas convenir à de jeunes lecteurs.

Il n'empêche que *pottériens* et néophytes ne sauraient être déçus. Si une chose n'a pas changé dans l'univers de Harry Potter, c'est bien la vitesse à laquelle se dévorent ses livres. L'imagination de Rowling ne semble pas connaître de limites. Et si ces nouvelles aventures se veulent souvent sinistres, elles permettent en contrepartie de rendre plus humains les personnages qui les vivent. Preuve que le talent de Rowling va bien au-delà de la simple création de monstres et d'objets magiques.

LOUIS ROUSSEL

MICHEL TRÉPANIÉRIE

*Le pire n'est jamais sûr*

Québec Amérique, Montréal

2003, 225 pages

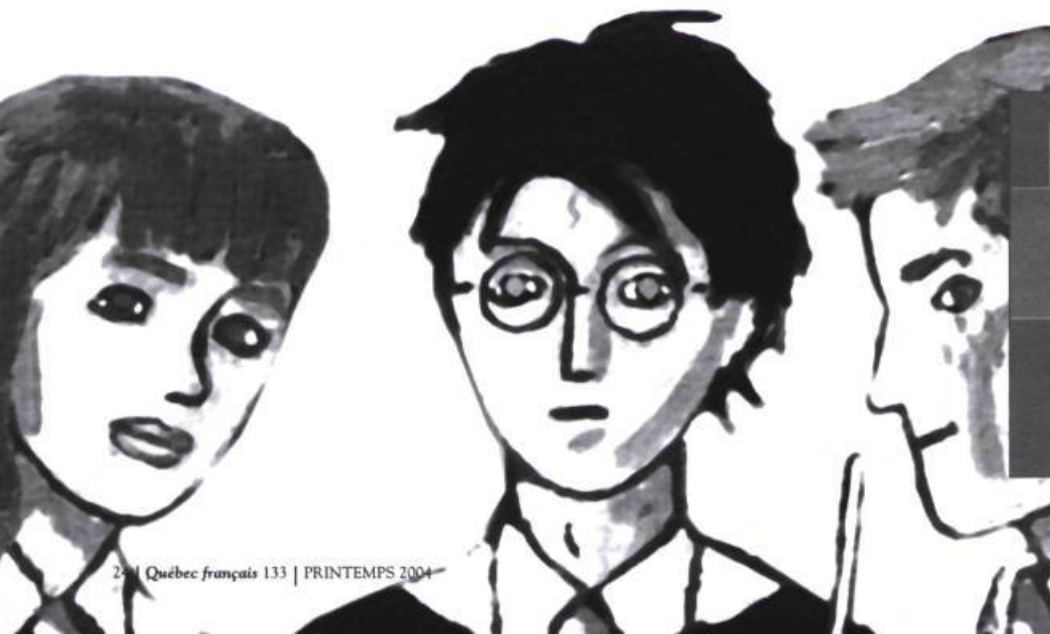
En 1993, Michel Trépanier publiait *Mourir dedans la bouche*, un recueil de « petites prosodies cruelles ». Cette fois, le professeur de littérature du collège André-Grasset présente son premier roman, *Le pire n'est jamais sûr*. Un huis clos où s'affrontent deux personnalités atypiques dans la mise en scène d'un sujet encore tabou : la mort.

Fonctionnaire fraîchement retraité, hanté par la perte des deux femmes de sa vie – sa mère et son épouse sont mortes d'un cancer du sein –, Pierre Abran profite de cette nouvelle liberté pour élaborer « [s]on seul projet du troisième âge : réussir sa mort » (p. 88). Pour ce faire, il fait appel à une prostituée de luxe pour assurer la mise en scène de son « œuvre d'art ». En échange de ses services, Justine deviendrait l'unique héritière du luxe qui entoure le dandy : trois cent mille dollars, un loft cosu dans le Vieux-Montréal et une BMW de l'année. D'emblée, surprise par la demande de son client, la prostituée ne tarde pas à signer le contrat. Ainsi commence la construction de la scène finale. Pour l'esthète, l'ultime projet est le résultat d'une longue recherche esthétique, un véritable *work in progress* inspiré du travail de grands artistes, tels Delacroix, Warhol et Fauré. Il a pensé à tout : « Visuellement. Théâtralement. Musicalement » (p. 88). Cependant, il ne se doute guère que même *Le pire n'est jamais sûr*.

Ce premier roman s'avère réussi. L'auteur démontre un très grand souci du style et de la forme. À la manière de Diderot, le récit premier évolue sous l'œil d'un narrateur omniscient qui interpelle le lecteur à la fois pour l'interroger, mais également pour lui transmettre une émotion. Également, les épîtres d'outre-tombe, des lettres aux vivants qui donnent lieu à un

second niveau de narration, deviennent l'espace de la confession. Voilà une œuvre audacieuse et peaufinée qui fait espérer une suite à son entreprise romanesque.

FRANÇOIS MARCOTTE



**TECIA WERBOWSKI***Ich bin Prager*

Les Allusifs, Montréal  
2003, 109 pages

Sixième roman de Tecia Werbowska, son troisième publié aux Allusifs (après *Prague, hier et toujours* en 2001 et *Amour anonyme* en 2002), *Ich bin Prager* évoque Prague, à une époque où la ville était encore grise, tranquille, peuplée de gens avant de l'être de touristes. Si son roman précédent traitait d'un amour anonyme, l'auteure se consacre ici à l'amour de la ville de Prague.

Sasha, homme aux identités nationales multiples, à la fois d'ascendance anglaise et russe, part vivre à Prague en 1957 pour fuir la douleur de pertes irréparables. Il choisit, en homme libre, « car tel était son bon plaisir » (p. 50), une ville où ne vivent que les prisonniers d'un système socialiste ainsi que quelques exilés, comme les Stearns, bannis des États-Unis par le maccarthysme. Entouré de gens qu'il tient néanmoins à l'écart, comme s'il ne tenait pas à s'impliquer, Sasha s'enferme d'abord dans une solitude que remplissent des pages de carnet, seules confidentes de son observation de la ville et de ses bouleversements. Sasha se laissera néanmoins atteindre, au fil du temps, par des gens qui lui seront sympathiques parce qu'il se reconnaîtra en eux. Notamment, M<sup>me</sup> Kraus, une musicienne, lui donnera l'occasion de rejouer de la flûte (qu'il avait abandonnée à la mort de son frère jumeau), et Janek Chmura, son double, son autre jumeau, partagera sa dualité nationale et linguistique. Doucement, Sasha s'imprègne de Prague jusqu'à devenir lui-même Pragois dans l'âme, concerné, jusqu'à participer activement à la dissidence après les bouleversements de 1968.

Rythmé par la vieille vie citadine de Prague, *Ich bin Prager* est un roman dont la chronologie est floue et troublée, comme la mémoire. Un récit justement raconté, qui propose que l'identité nationale, bien au-delà de simples questions de paperasses administratives et en dehors de considérations sanguines, est avant tout celle que le cœur se choisit. Une courte lecture qui fait réfléchir sur le passage du temps et sur l'importance d'un chez-soi qui transcende l'identité.

ESTHER OUELLET

**MICHEL TREMBLAY***Le carnet noir*

Leméac/Acces Sud, Montréal et Arles,  
2003, 258 pages

Une œuvre de Michel Tremblay est toujours un événement dans notre Landerneau littéraire. *Le cahier noir* l'est d'autant plus qu'il met en scène un nouveau personnage, Céline Poulin, une serveuse naïve du restaurant Sélect, à peine âgée de vingt ans, hantée par la passion de l'écriture et qui décide, enfin, de rendre public cette sorte de journal intime que l'éditeur présente toutefois comme un roman. Ainsi que le laisse entendre la narratrice, il s'agit d'« un compte rendu approximatif de ce qu'elle [a vécu] et de ce qu'elle [a vu] autour d'elle » (p. 18), sorte de « confession d'un enfant du milieu du siècle », plus précisément de l'année 1966, soit un peu avant l'Exposition universelle que prépare avec grandes pompes le maire de Montréal et à laquelle assisteront des millions de visiteurs venus des quatre coins du monde. Ce cahier noir, divisé en deux parties, respectivement intitulées « Descente vers les ténèbres » et « Remontée vers la lumière », s'amorce le 25 janvier 1966, alors que la petite Céline, comme on se plaît à l'appeler, entreprend de s'« exorciser de [s]on manque d'intelligence et de jugement » et décide de « prend[re] le temps qu'il faudra pour analyser tout ça, essayer de comprendre, [s]e l'expliquer par écrit parce que [s]es idées sont pour le moins confuses » (p. 14). Voilà qui est pour le moins étonnant, car la jeune femme sait fort bien ce qu'elle veut et parvient rapidement à l'énoncer dans ses confessions qui sont aussi une chronique de la *Main* où l'on rencontre plusieurs personnages qui habitent l'univers de l'auteur, dont la Duchesse de Langeais, mais aussi de nouvelles venues, comme Aimée Langevin et Joséphine, dite Fine Dumas, une ancienne prostituée convertie en propriétaire de bar et qui rêve de triompher de Maurice-la-piastre, le terreur du quartier où pullulent prostituées et travestis, artistes amateurs et pauvres tarés d'une société qui se cherche.

Céline Poulin est entraînée malgré elle dans une véritable aventure qui risque de transformer sa petite vie minable, elle qui souffre d'humiliations et de honte depuis sa naissance : père sans travail, mère alcoolique, sans oublier son handicap physique. Aimée Langevin lui propose un jour (janvier 1966)

de lui donner la réplique lors d'une audition pour faire partie des chœurs dans la pièce *Les Troyennes* d'Euripide qui doit prendre l'affiche au Théâtre des Saltimbanques. Elle se laisse prier, mais finit par céder, et obtient, à sa grande surprise, le rôle de la suivante d'Hécube, l'une des Troyennes avec Andromaque et Cassandre. Elle accepte ce rôle, ce qui envenime ses rapports avec sa mère, qui refuse de la voir monter sur les planches, elle qui est en quelque sorte sa honte en raison de son handicap. Sa mère la menace de se rendre elle-même à la première de la pièce et de faire des esclandres. De peur que sa présence sur scène ne gâche la représentation, elle revient sur sa décision, convaincue que sa mère peut mettre sa menace à exécution. Non seulement refuse-t-elle le rôle mais elle décide, de connivence avec le metteur en scène, de se venger de sa mère en lui tendant un piège. Elle triomphe sur toute la ligne et quitte le foyer familial pour aller habiter avec trois travestis, elle qui a accepté la proposition de Fine Dumas de travailler désormais comme hôtesse dans le bordel qu'elle vient d'ouvrir en prévision de la venue de l'Expo.

La confession de Céline Poulin suscite de l'intérêt, car elle jette un nouvel éclairage sur l'univers de la *Main* avec ses personnages bigarrés, qui ont toutes les misères du monde à s'accepter, à accepter leurs tares et leur marginalité. La narration par endroits semble toutefois trop recherchée pour une waitresse-écrivaine, fut-elle une grande lectrice, comme Tremblay lui-même qui semble souvent prêter sa plume à son héroïne qui reviendra sans doute prochainement nous divertir puisque, à la fin de sa confession, elle s'arrête chez Pilon pour acheter un « cahier rouge » qu'elle remplira pour notre plus grand plaisir.

AURÉLIEN BOVIN



*La confession de Céline Poulin suscite de l'intérêt, car elle jette un nouvel éclairage sur l'univers de la Main avec ses personnages bigarrés, qui ont toutes les misères du monde à s'accepter, à accepter leurs tares et leur marginalité.*